

LIBER

BULLETIN

Montréal, mai 2008

Cahier d'information et de promotion des éditions Liber

Billet

Nous avons publié en août 2007 le premier tome (*La naissance d'un monde*) de *La pensée grecque* de Jacques Marchand. Le deuxième tome paraîtra l'automne prochain. Le troisième, sans doute dans un an et demi. Je rappelle que c'est là le quatrième volume de la série *Sagesses*, sous-titrée *Enquête historique sur la recherche de l'autonomie et du bonheur*. Les trois volumes précédents portaient respectivement sur les Égyptiens, les Mésopotamiens et les Hébreux. On devine que c'est un travail monumental — quelque deux mille pages avec le deuxième tome sur les Grecs — qui demande le plus grand respect et un minimum de curiosité.

La naissance d'un monde est la mise en place du décor historique et sociologique sur fond duquel naîtra ce que nous appelons depuis la philosophie. Cette discipline qui s'est justement pour la première fois explicitement donné pour programme la « recherche de l'autonomie et du bonheur ». C'est là l'occasion idéale pour l'étudiant, l'enseignant, le curieux et même pour le spécialiste (historien, philosophe, etc.) de se constituer ou de se refaire un système de coordonnées de la société et de la culture grecques.

Je ne suis pas bien entendu le plus impartial lecteur de ce livre, on pourra donc douter de ma parole. Je crois pourtant qu'il s'agit d'un ouvrage extraordinaire, tant par sa lisibilité que par les connaissances qu'il synthétise, qui accompagnera longtemps celui qui se donne la peine de le lire.

Il y a comme ça des livres qui se démarquent par l'ampleur de leur regard, par le souffle qui les anime, par la somme qu'ils constituent. Le cas de Jacques Marchand n'est pas unique. La vaste reconstruction historicocritique de l'institution et du sens du travail, depuis l'atelier médiéval jusqu'aux grandes sociétés contemporaines, que propose Rolande Pinard dans *La révolution du travail* est de même nature. Tout comme ce prodigieux bilan que dresse Luc-Normand Tellier dans *Redécouvrir l'histoire mondiale*. Ces exemples ont une trame historique, mais ce n'est pas forcément sur fond d'histoire que se déploient les travaux de grande envergure et de longue portée. Ainsi *l'Introduction critique à la psychopathologie clinique et thérapeutique* de Jean André Nisole est un travail systématique, où la profonde maîtrise de la matière s'accompagne d'un humour parfois dévastateur. Le résultat, à la fois encyclopédique et très personnel, est une énorme réserve de savoir et d'inspiration pour tous ceux qui s'intéressent à la psychanalyse, à la psychologie et à la psychiatrie.

Le dernier exemple que je donnerai est celui de *Culture et mort volontaire* d'Eric Volant, qui s'est d'abord appelé *Dictionnaire des suicides*. Il faudrait citer ici, pour que je paraisse peut-être plus impartial, le très beau compte rendu qu'en a fait Daniel Dagenais dans *Recherches sociographiques*: « Il n'existe, à notre connaissance, aucun ouvrage équivalent dans le monde francophone », dit-il. « Il témoigne au premier chef de l'effort soutenu de son auteur, sur plus de vingt ans, pour comprendre le suicide à travers les âges et les cultures [...]. On imagine bien la patience qu'il aura fallu afin de donner une forme systématique à cette « quantité industrielle de notes éparses, relatives au suicide, qui dormaient paisiblement dans [s]es tiroirs », et la persévérance nécessaire, une fois l'entreprise lancée, pour tenir le pari de composer un « dictionnaire ». Alors qu'une petite industrie de la suicidologie s'est mise en place durant la période où, patiemment et en solitaire, Eric Volant accumulait des notes de lecture, voici que la bibliothèque du Québec enrichit le savoir universel d'un ouvrage qui est le fait d'un seul homme ! Il y a là quelque chose de réjouissant. » Réjouissant également de savoir que Eric Volant est actuellement responsable de l'Encyclopédie sur la mort, sur le web, une émanation de l'Encyclopédie de l'Agora fondée et dirigée par Jacques Dufresne.

Ces livres sommes, à la fois panoramiques et très personnels, sont des œuvres qui durent, des œuvres porteuses. Tout en étant les plus utiles et les plus durables, ce sont pourtant les plus intempéstifs, les plus inadaptés peut-être à notre culture de l'éphémère et du morcelé. Ils sont de la sorte laissés à la marge de la formation, scolaire d'abord mais aussi simplement citoyenne et intellectuelle, alors qu'ils devraient en constituer le cœur. Ils sont également ignorés des médias, qui n'ont pas le temps de s'y arrêter. Toute cette négligence est d'une grande tristesse. Car c'est au contact de ces grandes entreprises qu'on peut le mieux éprouver sans doute le plaisir de la connaissance et de l'engagement.

Giovanni Calabrese

Entretien

Paul Inchauspé Pour l'école



© Christian Peterson

Paul Inchauspé, à la fin des années 1990 vous avez présidé le comité chargé de revoir le curriculum des études primaires et secondaires de l'école québécoise. Vous avez remis un rapport, le ministère de l'Éducation a commencé à intégrer les propositions qu'il contenait. L'élémentaire d'abord. Mais voilà que, arrivé au secondaire, le processus soulève sinon une résistance panique du moins une confusion méfiante et paralysante. Dans votre livre *Pour l'école vous avez voulu permettre à tout le monde d'y voir clair. Avant d'y arriver, si vous permettez, je voudrais connaître votre opinion sur cette idée, fort répandue je crois, selon laquelle, au Québec, on va de réforme en réforme, sans donner le temps à aucun système de faire ses preuves. Car depuis le rapport Parent, au milieu des années 1960, ce n'est pas la première fois qu'on veut repen-*

ser le système scolaire, tous niveaux confondus. Il y a une quinzaine d'années vous avez d'ailleurs dû prendre la défense du cégep. Alors, dites-nous, ces réformes, y en a-t-il trop, sont-elles justifiées, sont-elles mal menées, quelle image gardez-vous de ces remises en question périodiques ?

Oui, je pense qu'on ne donne pas aux réformes le temps de produire leur plein effet. Prenons l'exemple du cégep puisque vous l'évoquez. Ce type d'institution scolaire, à cheval sur la dernière année du secondaire et sur la première universitaire apparaît comme une anomalie par rapport au mode d'organisation des études très largement dominant en Occident. Quand on est à cheval, on s'expose à être désarçonné: le destin du cégep, tant qu'il existera, sera d'être remis en question. Il y a eu une réforme des cégeps au début

des années 1990. Heureusement d'ailleurs, sinon, lors des états généraux, ç'aurait été la curée. Commissaire aux états généraux, ce fut pour moi assez facile de dire: vos critiques, ce sont les choses auxquelles la réforme des cégeps (dont le discours implicite avait été: réformer ou fermer) essaie de remédier. Alors laissez-lui le temps de produire ses effets. Mais cela n'a pas empêché, il y a maintenant quatre ans, qu'on remette en cause leur existence. Mais ce fut une déroute pour les stratèges du ministère. C'était une déroute annoncée pour qui savait lire les choses. La réforme avait fait taire les critiques et deux conditions nécessaires à la disparition du cégep n'étaient pas réalisées: la réforme du secondaire était alors encore incertaine et celle du premier cycle universitaire toujours un sujet tabou.

Mais ce n'est pas le prurit de réforme qui est le plus inquiétant, le fait qu'on ne prenne pas suffisamment conscience du temps et du soutien qu'implique la mise en œuvre d'une réforme l'est bien plus. On annonce dans les journaux que vingt mille professeurs qui enseignaient les cours d'enseignement religieux et de morale bénéficieront d'une formation pour le nouveau cours d'éthique et culture religieuse. C'est bien, mais les cours d'histoire ou de sciences voient aussi la perspective de leurs cours profondément transformée, or qu'a-t-on prévu pour soutenir un tel changement? On répond à l'urgence de la commande politique. Mais je ne vois, actuellement, ni plan ni vision de ce que doit être un soutien à la mise en place de la réforme du programme d'études. Si ce plan existe, j'aimerais le connaître.

Mais y a-t-il trop de réformes? La réforme du curriculum d'études qui a précédé celle-ci date de plus de trente ans. Je constate surtout qu'on a peur du mot et de ce qu'il implique. Les changements proposés par cette réforme méritent, à cause de leur ampleur, cette dénomination. Le ministère l'appelle «renouveau pédagogique». Cela fait plus symphonie pastorale, promenade avec la fleur au fusil!

Dans le cas de la mission qu'on vous a confiée, quelle était la question à l'origine du projet de réforme? Quel problème s'agissait-il de résoudre? Qu'est-ce qui n'allait pas dans l'école québécoise?

Dans les années 1990, une vingtaine d'États occidentaux ont réexaminé leur curriculum d'études. Dans la même décennie, des rapports importants, dont le plus connu est le rapport Delors de l'Unesco (1996), ont traité de la refondation de l'école. Trente ou quarante ans après avoir investi pour développer quantitativement leur réseau d'éducation, les pays occidentaux pensaient qu'il leur fallait entreprendre une autre réforme, qualitative celle-là. Pourquoi?

suite p. 12

À propos de...

Jacques Senécal

Le bonheur philosophe. De Pythagore à Al Gore

« Le bel essai pédagogique de Jacques Senécal donne raison à Aristote, qui affirmait que tous veulent être heureux, même s'ils ne s'entendent pas sur les moyens d'y parvenir. En 33 brefs chapitres, l'ex-enseignant de philosophie au collégial parcourt l'histoire de cette discipline pour y débusquer les règles de la vie bonne. »

Louis Cornellier, *Le Devoir*

Pierre Ouellet

Outland. Poétique et politique de l'altérité

« Outland offre une perspective d'une grande puissance éthique, trop rare dans le paysage intellectuel québécois. À petites doses, il s'agit d'une médecine nécessaire. »

Dalie Giroux, *Le Devoir*

Jean-Marc Larouche

La religion dans les limites de la cité

« Un essai stimulant pour tous ceux qui s'intéressent aux rapports entre religion, tolérance religieuse et démocratie. »

L'Uqam

Eric Volant

*Culture et mort volontaire.**Le suicide à travers les pays et les âges*

« Cet ouvrage important est la réédition, revue et augmentée, du *Dictionnaire des suicides* qu'Eric Volant avait fait paraître, chez le même éditeur, en 2001. Il comporte plus de quatre cents entrées, près d'une centaine d'articles s'étant ajoutés à la première édition. La bibliographie sélective, qui clôt l'ouvrage, est enrichie d'une dizaine de titres par rapport à la précédente. Il n'existe, à notre connaissance, aucun ouvrage équivalent dans le monde francophone; il faut en saluer la réédition. »

Daniel Dagenais, *Recherches sociographiques*

Noël Mailloux

Psychologie, psychologie clinique, psychodynamique

« De grande envergure intellectuelle, [Noël Mailloux] a contribué, plus que quiconque, à donner ses lettres de noblesse au discours psy en terre canadienne-française. »

Louis Cornellier, *Le Devoir*

Yves Boisvert (dir.)

L'intervention en éthique organisationnelle

« On trouve dans cet ouvrage un effort notable pour rapprocher les théoriciens des praticiens, et pour proposer une analyse utile et des trucs pratiques à un très large public [...]. »

Cornelius van Baeyer, *Gestion*

Pierre Bertrand

L'intime et le prochain. Essai sur le rapport à l'autre

« Depuis plus de 20 ans, le philosophe Pierre Bertrand explore l'énigme qu'est l'être humain dans une démarche très personnelle. [...] Il n'est pas nécessaire d'adhérer à l'immanence du philosophe pour tirer profit de la lecture de son ouvrage, qui nous convie à un exercice d'ébranlement de nos schémas habituels. »

Louis Cornellier, *Le Devoir*

Opinion

Difficultés du livre et défis de l'édition



©Alain Décarie

Le texte qui suit a été publié dans la revue Médiane (n° 4, printemps 2008).

Les esprits élevés dans le respect des modes traditionnels de transmission de la culture et de la connaissance aiment bien régulièrement se gausser de la prévision de Marshall McLuhan selon laquelle le livre, et la civilisation qui repose sur lui, était promis à une disparition prochaine sous les avancées massives et décisives de la technologie de l'image et de l'électronique. Cinquante ans après le sinistre pronostic, tout le monde s'est en effet bien rendu compte que le livre était là pour rester en même temps que la chose imprimée en général. L'historien Robert Darnton souligne dans ce sens que, depuis l'apparition de l'ordinateur, les Américains consomment plus de papier imprimé que jamais¹ — à commencer par celui requis dans la fabrication de ces gros pavés qui expliquent le mode d'emploi et les innombrables ressources des ordinateurs et des logiciels qui les font fonctionner. Il cite à cet égard Bill Gates lui-même qui dit imprimer tout texte électronique qui dépasse quatre ou cinq pages, qu'il peut ainsi traîner avec lui et annoter. Enfin, que les livres dans les librairies soient pléthore n'échappe à personne, et, à en juger par le succès qu'ont connu ces derniers temps les livres de cuisine, la vérité s'est bien implantée dans la chaleur de tous les foyers — où on ne se prive pas au demeurant ni du téléviseur ni de l'ordinateur, ce qui tend à confirmer l'idée selon laquelle les nouvelles technologies ne chassent pas les anciennes, mais souvent les relancent. Bref, le livre se porte bien.

Où, mais, pas dans tous les secteurs.

Car les choses ne se présentent pas de la même façon ici et là. Va pour les livres de recettes et pour les albums jeunesse, mais ailleurs ? Eh bien, je dirais que, paradoxalement, ce sont les plus grands représentants de la civilisation de l'imprimé, ceux-là mêmes qui s'irritent et se moquent de la funèbre prédiction de McLuhan, qui mettent le plus le livre à mal. C'est par leur porte que la crise l'atteint. Je pense en disant cela aux producteurs et aux consommateurs de la culture savante, à ceux pour qui le livre a été et devrait être un lieu d'exercice public de la raison, un outil de diffusion du savoir, de transmission des idées, l'arme

de la démocratie. Si, donc, au cours des derniers temps, le milieu du livre a connu — et connaît encore — des inquiétudes, au-delà des crises économiques ou sociopolitiques qui ont frappé la société en général, ce sont les « livres raison » qui en étaient — en sont — le premier motif. « L'expression désigne les essais de savoir et d'idées, les ouvrages universitaires de savoir et de fond, chargés d'une pensée novatrice dont la production commande, en fait, toute la chaîne du livre de connaissance, depuis le manuel jusqu'au livre de poche. Secteur étroit, livres de fabrication coûteuse, de vente modeste et lente, mais moteur de la vie intellectuelle et scientifique tout entière. C'est ce secteur qui est gravement menacé depuis une quinzaine d'années². »

L'édition de livres de sciences humaines et sociales, catégorie dans laquelle on fait entrer la philosophie aussi bien, est un des secteurs éditoriaux les plus complexes, les plus fragiles et les moins rentables, mais également les plus nécessaires. Ce secteur éditorial est complexe parce qu'il est relié à des systèmes eux-mêmes complexes, souvent anciens et toujours lourds. En amont, il est ainsi alimenté par le savoir, qui a son rythme propre de fonctionnement, son langage et ses règles d'administration de la preuve; qui est soumis à des processus internes de reconnaissance et à des luttes de légitimité; qui se produit à l'intérieur d'institutions d'enseignement et de recherche, qui ont également leur spécialité et leur réputation. En amont encore, il est financièrement soutenu par des instances publiques dont les budgets fluctuent avec l'état général de l'économie, la sensibilité de leurs responsables et le jugement de leurs conseillers, qui sont en même temps des producteurs concurrents du même domaine. En aval, du côté du marché, d'un faible et lent écoulement, ses produits sont commercialement inintéressants pour les libraires, qui en tiennent peu; leur prix élevé en raison du lourd travail éditorial qu'ils exigent et de leur court tirage décourage aussi bien l'acheteur ordinaire que les bibliothèques universitaires. Enfin, en amont comme en aval, c'est une édition très sensible aux idéologies sociopolitiques et aux mouvements sociaux qui colorent parfois toute une époque.

Or ces traits généraux qui définissent le cadre constant de ce type d'édition et qui en déterminent d'emblée la fragilité, ont connu au cours des dernières années un durcissement significatif qui a fait entrer tout le secteur dans un profond questionnement. Certes, il est difficile de mesurer la part exacte que les facteurs civilisationnels, sociopolitiques ou institutionnels ont prise dans ce processus: le triomphe mondial du libéralisme, par exemple, la « fin des idéologies », les orientations de l'enseignement ou de la recherche, l'individualisme exacerbé de nos sociétés, les progrès spectaculaires de la technologie. Tous ces facteurs ont concouru vers le même effet: le retrait du « livre raison » de l'espace public. Pour les États-Unis, Robert Darnton rapporte ainsi que la part du budget d'acquisition que les bibliothèques universitaires consacrent aux monographies est passé, en une vingtaine d'années, de 50% à quelque 25%, au profit des périodiques. Dès lors, les presses universitaires et les éditeurs au programme éditorial de même nature ne peuvent plus compter sur cette clientèle captive pour écouler, à prix fort, au moins le premier tirage de leurs titres (quelque mille exemplaires). Aussi, plusieurs essaient de diversifier leur catalogue et se lancent dans des genres plus rentables comme la cuisine ou des thèmes à la mode, ce qui réduit du même coup le nombre de titres dans

leurs créneaux traditionnels. Devant la difficulté qui en résulte de publier, les auteurs de monographies s'en tiennent aux articles spécialisés qui, conformément à la tendance qui s'est imposée dans le milieu du savoir et de la recherche, sont beaucoup plus importants pour leur carrière et leur reconnaissance. Les périodiques sont donc achetés plus facilement par les bibliothèques, même au prix fort, ce qui boucle la boucle de la difficulté du livre. Voilà pourquoi Darnton estime que l'édition électronique peut venir à la rescousse du travail intellectuel, en le prolongeant de diverses manières qu'il n'est pas nécessaire de décrire ici. Or, me semble-t-il, cela ne fait qu'augmenter l'éclipse du livre.

L'enquête que Sophie Barluet a menée en France pour le Centre national du livre va, au-delà des variantes nationales, dans le même sens. « Le phénomène le plus important est l'écart qui se creuse, entre 1995 et 2000, entre le secteur des essais d'actualité (+66% en chiffre d'affaires) et celui des sciences humaines et sociales (+5% en chiffre d'affaires), seul secteur de l'édition [...] dont la progression du chiffre d'affaires est inférieure à 10%. C'est donc l'édition consacrée aux ouvrages novateurs, à la fois scientifiques et de haut niveau mais incorporant un travail éditorial leur permettant de dépasser le strict public des spécialistes qui a connu les difficultés les plus grandes depuis 1995. [...] C'est la fragilité de ces livres [...] qui est la plus inquiétante. Car ce sont eux qui constituent la matière et la matrice à partir de laquelle va se construire la déclinaison des ouvrages de savoir à plus forte rentabilité: manuels, ouvrages de synthèse et de vulgarisation. C'est aussi à partir de ces livres que se construit une politique d'auteurs. C'est grâce à eux que se constitue une cohérence éditoriale et une image qui profitent à tous, à l'éditeur et à ses auteurs. Enfin, ils constituent les ouvrages de fond qui ont le plus de chance, sur le long terme, de devenir des ouvrages de référence, des classiques³. »

Les facteurs qui ont conduit à cet état de choses sont sans doute les mêmes partout: une civilisation de la vitesse qui pousse les auteurs à faire bref et vite et les lecteurs à lire court et léger, la dispersion des intérêts qui empêche l'approfondissement, l'ultra-spécialisation de la recherche qui enferme chacun dans son langage et atrophie le sens de la communication et de la généralisation, la logique de la concurrence qui pousse à écrire et à lire utile pour sa carrière ou pour ses examens, etc. À cet affaiblissement des pôles auteur et lecteur s'ajoute celui de ces intermédiaires que sont les prescripteurs: les enseignants s'en tiennent à l'essentiel utile, souvent photocopié; les libraires, qui vivent de la rotation des stocks, acceptent rarement de tenir ce genre de livres aux ventes modestes; et les médias trouvent de moins en moins de place, de temps et de compétence pour faire écho à des ouvrages exigeants et sans glamour. S'il n'est pas complètement disparu de l'espace public, le « livre raison » vit de plus en plus une vie souterraine à travers des canaux de circulation peu visibles. Presque sous le manteau.

La situation doit-elle inquiéter ? Bien sûr, mais il faut aussi, au préalable, pour ne pas se perdre dans le fantasme, se persuader qu'il n'y a pas de solution toute faite qu'il suffirait à une instance extérieure au milieu concerné (par exemple, l'État) d'imposer par décret. Il faut se convaincre également qu'il n'y a pas de toute façon à espérer dans notre domaine des résultats spectaculaires qui viendraient sanctionner la recette du succès enfin retrouvée. L'objectif ne peut

pas être, ne doit pas être de faire le *prime time* des télévisions nationales. Il est plutôt de contribuer à entretenir, dans l'espace social et non seulement dans le laboratoire, dans le langage de tous et non en formules codées, la réflexion et la discussion fondées en connaissance et en raison. Or ce processus ne peut être que lent et exigeant, et il requiert que chacun assume ses responsabilités à l'égard de cela même qui définit sa mission, c'est-à-dire, selon la vieille formule, « diffuser les lumières ». Et je crois qu'on manque justement à ces responsabilités quand le savant ne s'adresse qu'à ses pairs, quand les bibliothèques épuisent leur budget d'acquisition en best-sellers, quand le libraire ne propose plus les « livres raison », quand les médias ne leur offrent plus de relais (combien d'émissions « culturelles » Radio-Canada, par exemple, n'a-t-elle pas sacrifiées ?). Certes les forces contraires sont énormes, on l'a dit; on peut quand même essayer de leur résister plutôt que de leur céder tout le terrain et de se replier sur soi comme on a de plus en plus tendance à le faire.

Je partage en tout cas pour ma part l'optimisme et la combativité de Pierre Nora qui, devant les évidentes difficultés, n'en pense pas moins que « l'édition des sciences humaines et sociales est le plus beau des métiers parce qu'il touche à tout », qu'il est même devenu aujourd'hui « plus excitant qu'hier, parce que plus difficile, condamné aux stratagèmes, acculé à l'invention et à l'initiative ». « L'âge de la condition historique et démocratique où nous sommes définitivement entrés », ajoute-t-il, « implique fatalement un renouvellement perpétuel de la réflexion. Le métier a de beaux jours devant lui [...] »⁴.

Cet horizon d'action et de défi n'est pas différent au Québec, où la situation éditoriale en matière de philosophie et de sciences humaines et sociales est la même dans ses grandes lignes que celle qu'on vient de décrire. Il s'accompagne pourtant ici, peut-être plus qu'ailleurs, chez l'éditeur, de sentiments ambigus qui ont tous les traits des troubles bipolaires. À l'enthousiasme de la rencontre avec un texte, avec des idées, avec un auteur, succède l'usure de l'effort devant la difficulté de faire le couplage avec le lecteur, le commentateur, le créateur d'un autre texte qui prendrait le relais. C'est que, aux difficultés générales, s'ajoute ici la jeunesse du champ éditorial, qui n'a pas encore constitué un fonds, avec tout ce que cela implique aussi bien en termes commerciaux (des titres toujours actifs) que scientifiques (des titres qui font autorité). Nous sommes toujours en régime de nouveauté où les livres, même les plus solides, ne sont pas encore devenus des œuvres par l'apport des questions qu'on leur a posées et des esprits qu'ils ont fécondés. On ne peut définir les livres porteurs que par ce qu'ils auront été capables de porter, et cela est dans notre cas encore impossible à déterminer. Les éditeurs en sont à constituer un catalogue, c'est-à-dire à dessiner leur contribution. Telle est pour le moment leur tâche première, telle est leur responsabilité. Des choix qu'ils font et de l'âme qu'ils sauront faire courir de l'un à l'autre dépend une bonne partie de la vie de la raison et de la démocratie et de leur qualité.

Giovanni Calabrese

1. R. Darnton, « The New Age of Book », *The New York Review of Books*, vol. 46, n° 5, 18 mars 1999.
2. P. Nora, « Préface » à S. Barluet, *Édition de sciences humaines et sociales: le cœur en danger*, Paris, PUF, 2004, p. 8.
3. S. Barluet, *ibid.*, p. 70-71.
4. *Ibid.*, p. 14.

Lettre

Cher ami, camarade,

Je pense à toi, vieux frère, je pense à toi. Aujourd'hui comme hier, comme le mois d'avant. Tu m'as tant laissé que ma pensée te rencontre au bout de tout regard, au son de toute musique. Tu me manques, l'ami, tu me manques. Mais je vais te dire, ne ris pas, ce que j'ai compris quand on t'a réduit en cendres et mis en terre. Oh je le savais, ah j'aurais dû le savoir. Mais écoute comme c'est bête. Celle qui a été ton amoureuse compagne m'a dit que tu avais formulé le souhait qu'après ta mort elle me paie un repas, une manière de cadeau d'adieu, de dernière cène. Mais laisse-moi dire et ne ris pas: je n'avais pas encore pleuré, ni au cours de ta maladie ni au moment de la fin. Eh bien, écoute, ne ris pas, c'est alors que les larmes et les sanglots ont compris ce qui

était arrivé. Cela est venu faire sortir de ma gorge toute ma peine et l'énorme vérité, ami, camarade, que j'aurais dû connaître depuis longtemps, que je connaissais depuis toujours. Un repas, ce n'est rien, un cadeau, c'est peu de chose. Non, ce qui m'a alors aveuglé de sa monstrueuse lumière, c'est que tu avais pensé encore à moi si près de la tombe et que, désormais, tu ne penserais plus à moi, l'ami, vieux frère, tu ne penserais plus à moi.



Mille mots d'amour
tome quatre
Éditions Les Impatients



Henri Barras
De l'art cuit à l'art cru.
Aux sources de la création
« Les impatients »
186 pages, 24\$,
ISBN 978-2-89578-120-2



Denis April
Paul et les fées. Récits
« Les impatients »
126 pages, 14\$,
ISBN 978-2-89578-147-9

Entretien

Bernard Demers

Psychopathologie de la gestion

Bernard Demers, dans Psychopathologie de la gestion vous faites un bref inventaire des maux qui frappent les organisations. Rappelez-nous d'abord le type de maladies qui ont retenu votre attention. Car il ne s'agit pas, par exemple, de ces cas de malversations, de conflits d'intérêts ou de délits d'initiés qui défraient régulièrement la chronique et qui sont à la source de scandales financiers et éthiques. Comment donc définiriez-vous le genre de pathologies que vous décrivez? Quelle partie du corps organisationnel atteignent-elles?

Vous me permettez pour commencer de corriger une confusion. Les cas de malversations ou de conflits d'intérêts que vous évoquez ne sont pas des pathologies, mais des symptômes; une organisation saine ne connaîtra pas ce type de difficulté. Je traite des pathologies de l'organisation et je ne m'attarde pas à chaque symptôme. Lorsque l'on dresse un diagnostic, il ne faut pas se fier qu'à un des éléments de la maladie car un même effet peut être lié à des causes différentes.

Par exemple, si quelqu'un cesse de sortir de chez lui, nous avons un symptôme. Il peut être lié à une dépression mais aussi à une agoraphobie ou à une paranoïa. Si j'écris un livre sur les psychopathologies, je vais avoir un chapitre sur la dépression, un autre sur la paranoïa et un autre sur les phobies parmi lesquelles la peur des espaces ouverts. Mais je n'en aurais pas sur le symptôme de ne pas sortir de chez soi. De même ici. La malversation peut découler d'une pathologie de «Dieu», comme c'est très probablement le cas pour Conrad Black ou pour une personne qui a occupé les fonctions de lieutenant gouverneur et à laquelle je fais clairement allusion à la page 139. Mais la malversation peut aussi découler de situation de «nuit et brouillard», de «gestion en batiscaphe» ou de «pouvoir parallèle».

Je me suis donc attaqué à répertoire des pathologies qui donnent lieu à plusieurs symptômes. Devant un comportement délinquant, devant une réponse inadaptée, il faut dresser un diagnostic et voir quelle est la situation réelle de l'organisation. En ce sens, le travail qui serait à faire maintenant consisterait à dresser une typologie pour aider l'intervenant à dresser le diagnostic en s'orientant efficacement entre les diverses pathologies. S'agit-il d'une maladie personnelle qui déteint sur l'organisation ou d'un vice organisationnel qui déteint sur les individus? S'agit-il d'une maladie qui est liée à l'objet de travail ou indépendante de lui? Ainsi, à travers un arbre de décision, il devient possible d'identifier la maladie sans se fier aux seuls symptômes les plus apparents; car intervenir avec le mauvais diagnostic est souvent pire que de ne pas intervenir.

Les pathologies présentées dans mon livre ne sont pas les seules qui peuvent frapper l'organisation et ses décideurs, mais elles sont représentatives de ce qui peut survenir. Or, chaque fois, les effets se généralisent et atteignent l'ensemble des éléments constitutifs du milieu. Autrement dit, l'absence de traitement va faire que la portée de la maladie va s'étendre.

Ces pathologies n'ont pas de nom, vous leur en donnez un souvent imagé ou descriptif: délégation magique, gestion en batiscaphe, donjuanisme, gogotruchisme, etc. Voudriez-vous nous résumer d'abord en quoi consiste telle et telle maladie? Et puis, y a-t-il des constantes qui les traversent toutes, ont-elles des caractéristiques communes — incapacité à travailler en équipe, par exemple, ou personnalité autoritaire, ou incompétence, ou autre chose?

De même que Freud a choisi des noms qui avaient une résonance pour ses concitoyens, car toute personne éduquée était alors familière avec les personnages de la mythologie classique, j'ai voulu prendre des noms qui avaient du sens pour mes contemporains. Quoique j'avoue ne pas avoir le sens du punch de ce vieux Freud et ne pas avoir trouvé de formules aussi lapidaires que les siennes; que l'on soit d'accord ou pas, des appellations comme le complexe d'Édipe tiennent du génie marketing!

Il n'y a par définition pas de constante d'une pathologie à l'autre; elles ont des sources qui peuvent se rejoindre mais elles ne forment pas des symptômes de difficultés communes comme ce serait le cas si on parlait de personnalités difficiles, par exemple. Au contraire, j'ai choisi des pathologies très nettement distinctes, dont environ la moitié sont d'abord organisationnelles et l'autre moitié d'abord personnelles mais avec un impact organisationnel à cause du rôle de la personne atteinte. Si je prends les maladies de l'organisation proprement dite, nous voyons que certaines circonstances (un relatif éloignement, un marché fermé, un statut privilégié) peuvent favoriser l'émergence de certaines d'entre elles comme dans le cas du «ce n'est pas dans nos politiques» ou du «pouvoir parallèle».

Il me semble que, à ces pathologies, il n'y a ni de réponse juridique — on condamne ceux qui ont trahi la confidentialité, ceux qui ont trafiqué les données, etc., ici, cela n'est pas possible — ni même de solution éducative — il ne suffit pas de dire qu'il faut bien former le gestionnaire. Elles résultent de la rencontre d'une personnalité et d'un contexte, elles sont donc aléatoires, dans une certaine mesure. Comment dès lors peut-on y



échapper et en éviter les dégâts? Par les «mauvais exemples» qu'un livre comme le vôtre donne?

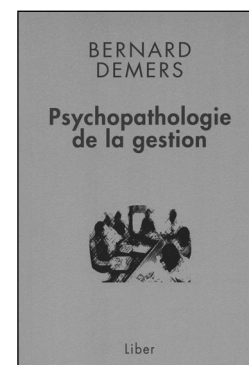
Le livre indique les pathologies. Il s'agit dans un premier temps de savoir reconnaître la maladie. La traiter et surtout la prévenir sont deux autres étapes bien différentes.

Dans le cas du traitement, je dirais que les mesures judiciaires sont à la fois très partielles et très inefficaces. La lutte que conduit une personne comme M. Michaud est davantage du niveau curatif et tente de réduire les cas de «nuit et brouillard» et les cas de «Dieu» à l'une de leurs sources. Mais, quand nous en sommes au traitement, c'est qu'il y a déjà eu maladie.

Or, vous êtes plus exigeant encore! Vous voulez échapper à la maladie. En santé, on parle de prévention, de saines habitudes de vie (ne pas fumer, bien s'alimenter, faire de l'exercice). En santé mentale, la situation est un peu plus difficile car nous sommes moins certains des causes et moins sûrs des modes de vie à préconiser. Sans compter qu'une vie exempte de tout risque de dépression, de phobie ou de perte de contrôle serait probablement très ennuyeuse.

Dans le cas de l'organisation, nous en sommes à faire admettre qu'elle peut être atteinte de psychopathologie, nous en sommes encore à sensibiliser les responsables et les employés au fait que tout ne s'explique pas au cas par cas. Quand les vols se multiplient, quand la perte de fidélité des clients devient la norme, quand l'absentéisme au travail est assez fréquent pour se mesurer en pourcentage du

produit national brut, c'est qu'il y a des causes sous-jacentes. Pour ma part, je ne crois plus que l'on peut se contenter de travailler davantage sur les symptômes. Il est temps de travailler sur les pathologies elle-même et, d'abord, de les nommer et de les dénoncer.



Bernard Demers
Psychopathologie de la gestion
152 pages, 18\$, ISBN 978-2-89578-140-0
parution février 2008

Extrait

Jacques Senécal

Le bonheur philosophe

Le bonheur est un objet de réflexion qui traverse toute l'histoire de la philosophie. D'ailleurs, non seulement a-t-il été perçu et expliqué de diverses manières, ce qu'on verra en détail, mais le mot même a pris plusieurs sens et formes. *Bonheur* veut dire, en français, bon augure ou bonne chance: avoir l'*heur* de plaire à quelqu'un, c'est avoir la chance ou le bonheur de lui être agréable. Ce *bonheur* peut renvoyer au plaisir et celui-ci à joie quand la satisfaction est complète et profonde, laquelle est, comme le *ravissement*, l'*enchantement* ou l'*euphorie*, plus que le simple *bien-être*, une sorte de *béatitude* ou d'*extase* ou même de *félicité*. Chez les Grecs de l'Antiquité, des concepts précis définissent la nature du bonheur: *ataraxie*, utilisée par les stoïciens et les épicuriens, fait comprendre que le bonheur est d'abord une absence de douleur ou encore une disparition plus ou moins permanente des troubles du corps ou de l'âme; cette *sérénité* corporelle ou spirituelle serait le souverain bien ou le but de la vie humaine. Chez d'autres penseurs, c'est la *contemplation* intellectuelle qui procure le vrai bonheur, lequel est inaccessible sans la pratique de la *vertu* dont le sens varie de la force à la quiétude. Mais le terme le plus surprenant, n'est-ce pas *eudémonia* (ou en grec *eudaimôn*) qui, étymologiquement, veut dire «bon démon»? Le bonheur

serait donc, pour ces hommes imprégnés de mythes, le fait d'être habité intérieurement par un bon démon ou, en tout cas, par un esprit qui nous veut du bien.

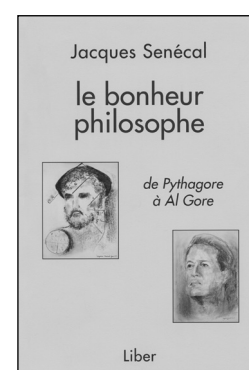
Il y a aussi le Bonheur éternel, absolu, celui du Paradis, celui qui est la promesse faite par les prophètes, comme une espérance. Celui qui n'est pas de ce monde, celui qui exige la foi, celui qui est la satisfaction totale de tout ce que l'on désire. On croit, également, à un bonheur qui viendra comme un nouveau jour, bonheur à construire ensemble après le grand soir, après la révolution qui désaliénera tous les hommes. Plus près de nous et de notre temps, on nous annonce que le bonheur est une foule de petites choses que l'on achète au centre commercial et maintenant, en ligne, sur le marché mondial; ce bonheur qui nous comble jusqu'à la culpabilité ou jusqu'à la bêtise fait surtout le grand bonheur de quelques milliardaires. Il existe, «en plus», ainsi que le disent les slogans promotionnels, celui qui nous est imposé comme un devoir: le bonheur comme signe d'intégration sociale et comme indice de santé mentale.

Dans cette extravagance de significations données au bonheur, quel est le rôle du philosophe? D'évaluer, de jauger et de juger avec le fléau de la balance qui est la vérité? La philosophie, ce n'est pas le bonheur, bien sûr, mais certainement une excellente

façon de le penser, de le chercher et même de le pratiquer.

[...]

Ce livre est une introduction à la philosophie abordée sous l'angle du bonheur devenu, aujourd'hui, un véritable devoir social. Je propose une analyse d'une trentaine de philosophes ou d'écoles qui ont marqué notre civilisation, les grands mouvements des trois derniers siècles, les bonheurs multiples de l'individu et de la collectivité, celui de la raison comme de la foi, celui des droits et des devoirs. Les philosophies du bonheur, comme, d'ailleurs, ses significations, sont très variées. Cette richesse de sens justifie cet essai qui n'est pas une œuvre d'historien, mais celle d'un ami de la philosophie, d'un homme qui a compris qu'au cours de sa vie son bonheur était presque constamment soutenu par la réflexion des grands philosophes. Bien sûr que, seul, inquiet, mais lucide, on arrive toujours à philosopher et à donner sens à sa vie, sauf qu'il est avantageux et stimulant de savoir que ses propres réflexions, les plus intimes comme les plus étranges, ont aussi une portée universelle et qu'elles ont été celles des grands penseurs de notre civilisation. Se sentir près d'eux reconforte, rassure et nous garde dans un état de quiétude inquiète. (p. 9-12)



Jacques Senécal
Le bonheur philosophe
De Pythagore à Al Gore
258 pages, 24\$, ISBN 978-2-89578-141-7
parution février 2008

Extrait

Ariane Bazan

Des fantômes dans la voix



Le 2 septembre 2006 mourut à Lasnes Manuella Bazan, ma grand-tante. Elle était née quelque quatre-vingt-dix ans plus tôt à Saïda, en Algérie. Elle avait à peine douze ans quand, avec ses parents et ses cinq frères et sœurs, elle quitta définitivement sa terre natale pour rejoindre la Belgique. Sa vie durant son espoir était de retourner en Algérie. Fréquemment, la nuit, elle remontait en rêve la grande allée de l'avenue Gambetta qui mène au marché de Saïda et se souvenait des odeurs d'épices et d'orange venant à sa rencontre. Quand elle est morte, c'est toute une génération qui s'est éteinte. Désormais, il ne reste plus personne pour témoigner de cette époque et pour nous tous, qui sommes nés en Belgique, l'Algérie des Bazan est maintenant et à jamais une Algérie mythique. Nous n'avons aucun moyen de savoir ce

qu'il en était réellement de leur vie dans cette ferme isolée. Il nous reste quelques histoires, des anecdotes semblant drôles d'abord, puis qui donnent à réfléchir si on y pense.

Je me suis mise à y penser, quand quelques années avant sa mort, Manuella a été frappée de la maladie d'Alzheimer. Cette maladie semblait prématurément nous couper du souvenir, puisque rapidement ma tante était partie dans un autre monde, dont elle n'émergeait que brièvement par moments. Mais, en même temps que sombreait son esprit présent, c'était cette Algérie du début du siècle dernier qui réémergeait. Manuella refaisait surface comme on ne l'avait pas connue: vindicative, aux aguets, combative et, par-dessus tout, continuellement inquiète et anxieuse. C'est dans sa voix que revenait le son de l'Algérie, car sans relâche et répondant à une absolue nécessité, elle était à la recherche de son père et puis surtout surtout de son frère, l'appelant de son prénom: «Tomàs Tomàs Tomàs». C'est là que j'ai compris ma naïveté d'avoir imaginé cette vie-là comme le temps du bonheur, du soleil et des rigolades. Je me suis souvenue de cette anecdote: Manuella avait élevé au biberon un porcelet, auquel elle s'était attachée, lui mettant des rubans. Comme il était devenu grand, il ne pouvait plus dormir près d'elle, mais l'animal s'était creusé un chemin dans la terre sous la porte fermée pour la rejoindre. C'est dire que c'était aussi ça la réalité: faute de compagnons de jeu ou d'autres confort, une petite fille dans une ferme isolée, où tous, y compris elle-même, s'affairent à assurer la survie du lendemain, s'attache à l'amitié d'un cochon — qui dans ce cas est toujours mieux que rien du tout.

C'est à ce moment-là — à ce «Tomàs Tomàs Tomàs» de Manuella —, en réalisant que c'était de cette tribu de femmes-là que j'étais moi-même issue, de ces femmes généreuses, dédiées et véritables

bourreaux de travail, et auxquelles je ressemble physiquement, que m'est venu le titre du livre, *Des fantômes dans la voix*. Nous portons dans nos voix des fantômes que nous transportons, le plus souvent à notre insu, de génération en génération et qui nous parlent de notre histoire, de notre descendance et de notre identité. La plupart du temps ces fantômes agissent sous couvert. Ils refont surface dans nos rêves, nos lapsus, nos anxiétés et dans nos symptômes. La psychopathologie, c'est la pathologie du fantôme, du signifiant indicible mais néanmoins transmis. Tel un bras fantôme ou une jambe fantôme, ce signifiant bien qu'absent est investi. Il est investi d'une pulsion ou d'une intention mais, pareil au membre fantôme, son action véritable, c'est-à-dire son articulation, est bloquée. Or, ce qui n'est pas possible pour un bras ou une jambe, le devient pour une séquence phonologique: on peut refaire le même mouvement exactement — c'est-à-dire refaire point par point une même articulation — tout en changeant radicalement la signification de cette articulation. C'est la structure intrinsèquement ambiguë du langage qui permet la survie et donc la transmission du fantôme phonémique, alors que les fantômes des membres finissent par s'éteindre. C'est elle qui donne lieu à l'inconscient et à son action par-delà l'entendement conscient qu'on peut en avoir.

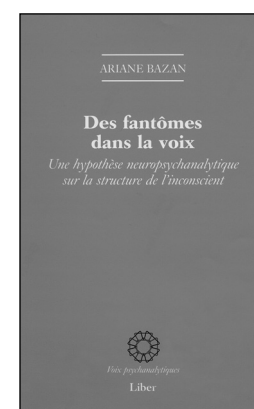
[...]

L'approche proposée n'est [...] pas une approche qui considérerait la métapsychologie freudienne comme une métapsychologie établie et généralement acceptée dont il ne resterait plus qu'à trouver le substrat physiologique. Il ne s'agit pas de chercher dans la science du cerveau les structures ou les dynamiques dont le fonctionnement correspondrait le mieux aux structures et aux dynamiques freudiennes. Il ne s'agit pas, en d'autres termes, d'un exercice de mise en correspondance. Il s'agit, au

contraire, de partir de la clinique et de déduire de cette clinique les régularités qu'il faudrait supposer à un substrat physiologique pour qu'en puisse émerger cette phénoménologie cliniquement observée. Pour ce faire, il faut d'abord cerner au plus près de la clinique les régularités psychiques qui y sont en vigueur. C'est ce que Freud, et d'autres après lui, ont essayé de faire. La particularité de la psychanalyse réside en ceci qu'elle est une clinique de l'intime, de l'humain au profond de son humanité. On peut donc logiquement supposer que l'information de cette pratique-là est une source d'observation absolument unique pour informer un modèle du psychisme.

Voici donc le chemin que je vous invite à faire dans ce livre, un chemin qui, au départ des résonances de la voix, va jusqu'aux fibres de l'appareil articulaire pour y saisir quelque chose du souffle humain.

(p. 7-12)



Ariane Bazan
Des fantômes dans la voix.
Une hypothèse neuropsychanalytique
sur la structure de l'inconscient
148 pages, 20\$, ISBN 978-2-89578-136-3
parution novembre 2007

Extrait

Pierre Pelletier

Le psychanalyste et le Bouddha

Six mois après que j'eus quitté les dominicains, mon père est mort d'un infarctus. Qu'on le veuille ou non, la question se posait: y ai-je été pour quelque chose? Un an plus tard, ma mère s'est envolé la vie. La question de nouveau se posait, plus dramatique. Mon frère a raté sa profession d'avocat. Suis-je en train, moi aussi, de rater ma vie?

Je rends grâce à Conrad Stein, qui, malgré son narcissisme apparent, m'a aimé. Je rends grâce à Paul Ricœur, qui, connaissant ma formation antérieure, m'a progressivement ouvert à la philosophie moderne. Je rends grâce à Esalen, qui m'a donné un bon coup de pouce en matière sensuelle et sexuelle, faisant de moi, je crois, un amant sensuel et passionné. À cet égard, merci également au bouddhisme tibétain qui aide tellement à goûter les biens de ce monde, sans qu'on devienne un consommateur compulsif.

Mon premier week-end chez les bouddhistes, motivé d'abord par la curiosité professionnelle, est venu toucher chez moi l'angoisse lancinante liée à la trahison de mes promesses, au décès de mes parents, à la perte de mes rêves d'adolescent, à mon rejet de la tradition judéo-chrétienne, à ma relativisation de la pensée thomiste. Les enseignements m'atteignaient là où j'étais, dans la perte d'un idéal, l'abandon d'un projet, la fissure d'une image. C'est dans cette image brisée que j'ai trouvé non plus le vide et l'absurde, mais la lumière de la vacuité, l'au-delà ou plutôt l'autre face de la forme.

L'une des caractéristiques admirables de la voie bouddhique, c'est son caractère souple et fluide, la diversité de ses inculturations, l'autocritique de ses formes. Dans cette perspective, le bouddhisme est certes un excellent remède contre la névrose obsessionnelle (dogmes, rituels stricts, inquiétude, fixations, remords, culpabilité, tragédie, désespoir). Comme toutes les grandes traditions spirituelles comprises avec équilibre, la voie bouddhique est un facteur de santé, mais, comme partout, la névrose de ses membres peut prendre le dessus et pervertir la

Voie. J'ai trouvé beaucoup de névrose chez les bouddhistes, mais leur grande qualité c'est qu'ils la reconnaissent.

Tout comme les philosophes grecs et romains, le Bouddha vise d'emblée la guérison des âmes en invitant chacun à trouver sa vraie nature. Il y a là une convergence remarquable avec l'objectif de la psychanalyse. Mais les deux chemins sont très différents et, pour moi, se complètent: je pense souvent que ma psychanalyse a continué et a été dépassée dans l'assise: en ce sens, je ne suis pas passé de la psychanalyse au bouddhisme, j'ai poussé plus loin ma psychanalyse. La brève histoire du bouddhisme en Occident a déjà démontré, dans les faits, qu'un méditant peut bénéficier de la psychanalyse et de la psychothérapie, contrairement à ce que pensaient les premiers maîtres et les premiers gourous venus en Occident. Tout le monde sait qu'il y a des conflits internes, des retraits, des illusions, des blessures, dont on ne peut uniquement déclarer qu'ils sont vides de forme. Il est parfois nécessaire de les explorer, d'en faire le tour. D'un point de vue absolu, ils sont vacuité, mais dans le monde des phénomènes «un brin d'herbe est un brin d'herbe»: il pousse bien ou mal, il nourrit plus ou moins, il peut pourrir ou brûler, il fait la différence entre la famine et l'abondance: il n'est pas rien! Ainsi en est-il de la névrose et, plus encore, de la psychose.

Des questions, on m'en a beaucoup posé. Pourquoi quitter les dominicains alors qu'il n'y avait pas de femme dans votre vie? Pourquoi la psychanalyse ne vous a-t-elle pas suffi? Pourquoi être revenu à une religion après en avoir quitté une autre? Pourquoi n'êtes-vous pas dans un monastère au Sikkim ou en Inde? On pourrait les multiplier. Elles se ramènent facilement à une seule: pourquoi n'avez-vous pas suivi une voie tracée d'avance?

Il m'est plus facile de répondre en précisant d'abord ce que je ne voulais pas puis d'esquisser ce que, obscurément, je cherchais. Avec tout le respect que je dois à une grande tradition et toute la

reconnaissance que je lui dois pour mon éducation, je ne pouvais plus et ne pourrais plus vivre dans les cadres de l'Église catholique. Cette Église est porteuse d'une mentalité qu'il faut bien qualifier de fasciste. Elle possède non seulement toute la vérité, mais aussi une autorité qui ne se peut contester.

Sociologiquement et politiquement, elle exerce une influence conservatrice sur l'ensemble du monde: ce rôle est peut-être nécessaire à l'équilibre des forces à l'œuvre dans l'humanité, mais qu'on ne me demande pas de jouer un rôle de conservateur de l'ancien régime. Cela dit, il est certain que je suis un Occidental: je fais partie d'un Occident que les Églises catholique et protestante ont façonné à partir des héritages grec et palestinien. Je suis de ceux, fort nombreux, qui ont reçu cet héritage maintenant séculier, mais ne se reconnaissent en aucune Église, si ce n'est comme en de nobles ancêtres, doués de nobles vertus mais aussi d'insupportables défauts.

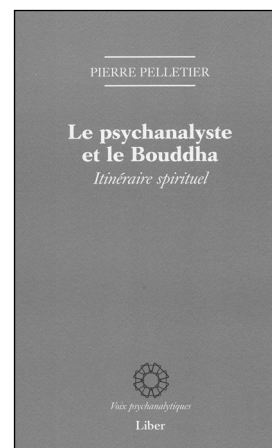
Je n'ai pas quitté un dogmatisme pour en épouser un autre. Or la psychanalyse, depuis ses débuts, se présente sur le plan organisationnel comme une Église. Elle se veut une science. Or je ne connais pas une seule science qui ait autant de dogmes et de grands prêtres: elle a son pape, ses évêques, ses diacres, ses novices, ses pères de l'Église, ses dogmes, ses hérésies et ses schismes. Il suffit de lire *l'Histoire de la psychanalyse en France* pour s'en convaincre: des femmes et des hommes instruits, éduqués, analysés, qui s'entre-dévorent pour les idées, les principes, et aussi pour le pouvoir et, probablement, pour les sous que le pouvoir apporte.

[...]

Par choix délibéré, par foi donc, je choisis la vacuité bouddhique.

Je choisis aussi cette voie spirituelle parce que l'institution y est minimale. Il y a consensus sur une conception du monde et de la vie humaine, mais pas, à proprement parler, de dogmes. Il y a une grande tradition commune, mais multiplicité de formes et de maîtres. Je n'ai pas à être en accord — ou en

désaccord — avec une «position officielle», même pas avec la politique du dalaï-lama. Par ailleurs, je ne crois pas trop à ces «spiritualités subjectives» qui recommencent tout à zéro sans recourir à aucune tradition ou encore qui glanent çà et là ce qui leur convient dans différentes traditions. Une tradition est un long fleuve qui coule d'une source lointaine et dont les eaux sont porteuses de l'expérience — heureuse et malheureuse — de millions d'être humains ayant emprunté cette voie: l'intersubjectivité avec nos prédécesseurs et nos contemporains confère une certaine objectivité à la menue expérience personnelle. (p. 186-190)



Pierre Pelletier
Le psychanalyste et le Bouddha. Itinéraire spirituel
«Voix psychanalytiques»
200 pages, 23\$, ISBN 978-2-89578-151-6
parution mars 2008

Entretien

Jean-Marc Larouche

La religion dans les limites de la cité

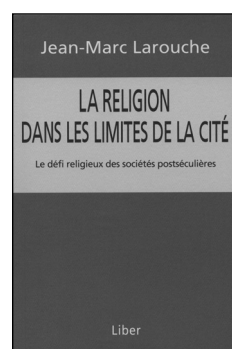


© Olivier Croteau

Jean-Marc Larouche, La religion dans les limites de la cité est à la fois une contribution au débat proprement québécois sur les accommodements de la diversité culturelle et religieuse, question qui a occupé le pays au cours des deux dernières années, et une réflexion plus générale sur les rapports entre laïcité et religion dans l'espace public. À cet égard, vous proposez de réévaluer la séparation moderne du laïc et du religieux et l'exclusion de ce dernier hors de l'espace public. En quoi l'État laïque moderne vous semble-t-il insatisfaisant à cet égard ?

La séparation moderne que vous évoquez entre laïc et religieux doit être située au sein de l'opposition entre raison et religion qui, elle-même, est adossée à la dissociation libérale entre normes (publiques) et valeurs (privées). Plus précisément, la raison publique moderne fonde le socle normatif du vivre ensemble sur des arguments excluant les valeurs rattachées à des croyances, des convictions dont, au premier chef, celles qui relèvent de visions ou de doctrines religieuses, limitées aux options individuelles de chacun, à la sphère privée, sans qu'elles puissent participer de la fondation des normes publiques. Tout au plus, elles interviennent après coup, légitimant ou soutenant leur acceptation. On reconnaît ici ce que John Rawls a thématiqué comme matrice du libéralisme politique, le « consensus par recoupement ». Cette matrice recouvre le principe laïque de séparation du religieux et du politique dont l'extension peut cependant conduire à une exclusion pure et simple du religieux de l'espace public. C'est cette vision qui est aujourd'hui insatisfaisante et à laquelle s'opposent deux autres façons de poser le rapport des normes aux valeurs.

Je pense, d'une part, à la perspective communautarienne, qui cherche à appuyer les normes publiques sur des valeurs partagées par une communauté particulière, et, si celle-ci fait la part belle aux valeurs religieuses, on devine que le principe de laïcité risque d'être mis à mal. Ce n'est pas la voie que j'emprunte dans le livre. D'autre part, et suivant alors Jürgen Habermas et Jean-Marc Ferry, on peut penser que la raison publique puisse être fondée sur un « consensus par confrontation ». On entend par là que les valeurs et convictions, y compris celles de nature religieuse, ne sont pas exclues du processus de discussion publique mais, au contraire, qu'elles y sont pleinement accueillies pour autant que les personnes qui les formulent acceptent les règles de la discussion publique. C'est la perspective du républicanisme kantien, celle où la raison publique des citoyens qui se forme dans la discussion pratique est dans le même temps l'instance de validation des normes.



Jean-Marc Larouche
La religion dans les limites de la cité
 Le défi religieux des sociétés post-séculières
 144 pages, 18\$, ISBN 978-2-89578-143-1
 parution janvier 2008

La question qui se pose est donc de savoir si l'État laïque moderne est de type libéral ou de type républicain kantien. Dans le cadre des débats sur les accommodements raisonnables, deux conceptions de la laïcité ont été mises en balance. La laïcité serait tantôt conséquente avec une vision libérale reportant le religieux à la sphère privée, donc à son exclusion de l'espace public; tantôt, tout en maintenant le principe de la neutralité de l'État en matière de religion, la laïcité serait conséquente avec une reconnaissance du religieux dans l'espace public. La conception libérale me semble insuffisante. Elle est en phase avec une conception de la sécularisation entendue comme un gain de la raison sur la religion; la conception républicaine kantienne est pour sa part en phase avec une société post-séculière, qui est tout aussi exigeante pour la conscience religieuse que pour la conscience laïque. De la conscience religieuse, elle exige qu'elle soit raisonnable, notamment en renonçant délibérément à imposer par la force ses vérités de foi et à exercer sur la conscience morale des fidèles toute contrainte; de la conscience laïque, elle exige, surtout si elle se pose comme majoritaire, de ne pas abuser d'un pouvoir de définition historiquement acquis pour définir à elle seule, selon ses propres critères, ce qui doit être la culture politique obligatoire de la société pluraliste. Si la neutralité de l'État est le principe même de la laïcité, on ne peut que souscrire aux propos d'Habermas selon lesquels ladite neutralité peut être transgressée tant d'un point de vue religieux que d'un point de vue séculier ou laïque.

Dans le premier cas, le régime confessionnel des écoles publiques qu'a connu le Québec jusqu'à récemment est exemplaire; d'un point de vue laïque ou séculier, il y a risque de transgression quand une lecture de la culture publique semble « trop forte pour ne pas léser la neutralité de l'État vis-à-vis des attentes légitimes d'une minorité religieuse de pouvoir s'exprimer et de jouir d'une reconnaissance publique ». Pour ce cas, Habermas donne en exemple une certaine lecture républicaine en France dans le cadre de la question de la loi sur les signes religieux ostentatoires. On pourrait ajouter ici une certaine lecture de la culture politique exprimée dans les réactions au jugement de la cour suprême du Canada dans l'affaire du kirpan et lors des audiences de la commission Bouchard-Taylor.

Du point de vue réflexif (épistémologique, par opposition au descriptif), vous empruntez à Jean-Marc Ferry ce qu'il appelle l'hypothèse reconstructive. En quoi consiste cette hypothèse et comment permet-elle de recadrer le débat entre le privé et le public ?

Ce que je viens de dire sur le dépassement de l'opposition moderne entre religion et raison publique, sur la laïcité et la conscience post-séculière suppose en effet une réflexion sur l'identité tant morale que politique. À l'opposition classique entre Anciens et Modernes, J.-M. Ferry ajoute un troisième terme, celui des Contemporains, une identité contemporaine marquée par ce qu'il appelle le principe reconstructif. Ce principe organise notre compréhension du monde sur les catégories de l'histoire et du langage à partir desquelles nous pouvons fonder une aptitude « à communiquer avec les autres cultures, et à travers les temps ». Cette aptitude reconstructive repose sur un double décentrement: celui des identités narratives-interprétatives propres aux traditions religieuses (catégories de la Loi et de la Justice) par une structuration argumentative de leurs récits fondateurs et donateurs de sens; et celui de l'identité argumentative typique de la modernité (catégories du Droit et de la Raison) par la prise en compte des récits dans la procédure argumentative. Par ce double décentrement, qui constitue le geste reconstructif, l'espace public, lieu de délibération publique, devient un espace de reconnaissance non limité à la validité argumentative des énoncés, mais tourné également vers la reconnaissance même des personnes et des traditions énonciatrices. Le cadre théorique élaboré et soutenu par J.-M. Ferry permet d'envisager des liens systématiques entre des registres de discours (narration, interprétation, argumentation, reconstruction) et différentes formes d'identité et de compréhension du monde (mythique, métaphysique, critique, herméneutique-pragmatique) fondées sur des catégories clés (événement-destin, loi-justice, droit-

raison, histoire-langage). Dans ce cadre, la catégorie de la religion est centrale pour les identités narrative et interprétative, elles-mêmes typiques de la tradition pré-critique (l'identité des Anciens); pour sa part, la catégorie de raison publique est centrale pour l'identité argumentative, typique de la modernité critique (l'identité des Modernes); enfin, la situation contemporaine appelle une autre forme d'identité qui s'oppose à l'exclusion réciproque des deux premières et qui permet, par son geste reconstructif, de penser leur articulation au sein d'un espace public de reconnaissance. L'identité et l'éthique reconstructives apparaissent donc comme des outils conceptuels permettant de penser les rapports entre religion et raison publique dans la modernité avancée et, par conséquent, de pouvoir faire place dans l'espace public « aux intuitions morales les plus privées, archivées dans le potentiel sémantique des religions ». Pour Ferry, il s'agit donc de penser « un espace public politiquement intégrateur, qui, pour requérir les normes procédurales d'une éthique reconstructive, n'en est pas moins ouvert aux valeurs substantielles ». Voilà pourquoi je dis que le geste reconstructif est sous-jacent à la dynamique même d'un accommodement raisonnable et à la reconnaissance de l'expression du religieux dans l'espace public.

Y a-t-il une différence entre cette théorie et celle que, dans les années 1960 et 1970, on résumait par le slogan « le privé est politique » ?

Le féminisme a bien démontré que, au nom d'une certaine conception de l'espace public et du politique, des enjeux majeurs en termes de domination/subordination étaient escamotés car ils étaient confinés dans la sphère privée. En ce sens, les luttes féministes ont fait sauter le verrou de la privatisation des enjeux et le slogan « le privé est politique » prend sens. Chez Ferry, ce qui compte est que les convictions, les valeurs assignées au for intérieur, au privé, puissent être portées à hauteur d'arguments dans la discussion publique. Cependant, l'horizon d'entente de l'argumentation peut effectivement faire violence aux convictions personnelles les plus profondes, celles qui ne peuvent être traduites en arguments forcément décentrés par rapport à l'expérience vécue et qui ne peuvent se faire entendre que sur le mode du témoignage, du récit. C'est pourquoi Ferry considère que la discussion pratique puisse s'ouvrir aussi à d'autres registres de discours dont celui de la narration. Ce faisant, la visée de la discussion pointe au-delà de l'entente sur des arguments, elle vise aussi à entendre les raisons pour lesquelles des personnes avancent ces arguments. Il importe donc que des gens puissent s'exprimer dans le cadre de forums aptes, non seulement à les entendre, mais aussi aptes à reconnaître leurs témoignages au titre de raisons pouvant entrer dans l'argumentation. Dans ce sens, les forums citoyens organisés dans le cadre de la commission Bouchard-Taylor ont certes été pour des personnes, notamment celles issues de l'immigration, une occasion pour que leur récit soit pleinement reconnu et éventuellement honoré au titre d'argument.

Dans le débat qui se déroule au Québec, vous êtes, bien sûr, du côté de la tolérance. Et cette tolérance, dites-vous, a de bons résultats (paix sociale) là où il y a reconnaissance, des identités aussi bien que des différences. Dans la réalité concrète comment se fait la reconnaissance ?

Plutôt que de s'exclure réciproquement, une éthique qui repose sur un arrière-plan culturel assumé et une éthique fondée sur les critères exclusifs de l'argumentation sont ici appelées à s'ouvrir respectivement l'une à l'autre. Une raison publique de type reconstructif ne situe pas ces registres dans un rapport d'exclusion mais sous le mode de l'intégration où, cependant, chacun d'eux doit opérer un décentrement. L'identité religieuse, en faisant le deuil que sa propre histoire puisse imposer par elle-même un droit et donc en s'ouvrant aux récits concurrents; l'identité argumentative, en « articulant intimement les arguments aux récits, c'est-à-dire en les contextualisant au regard de vécus biographiques ». C'est ce double geste de décentrement qui caractérise l'identité reconstructive. L'éthique de la discussion se transforme en ce que Ferry appelle une éthique reconstructive, elle

s'ouvre à des raisons que la raison typiquement moderne ne reconnaît pas d'emblée. La raison publique peut ainsi faire place à la raison religieuse.

Ainsi, l'espace public est plus qu'un espace de délibération limité à la sélection et à la reconnaissance des arguments du droit et de la raison insensible, il devient également un espace de reconnaissance des convictions et des personnes qui les portent. Il s'agit bien des personnes et non des groupes. Ce qu'il s'agit de reconnaître, les convictions, est authentifié par et dans le récit de l'expérience vécue au singulier, par un « Je », un sujet. S'agissant de convictions religieuses, leur force argumentative ne tient pas à leur validité institutionnelle, voire leur vérité dogmatique, ou encore au fait d'un argument d'autorité les proclamant, mais à leur incorporation, leur traduction dans un vécu que le témoignage des personnes authentifie. Par exemple, quand des femmes musulmanes, issues de l'immigration ou non, nous disent exprimer leur liberté en portant le hidjab. Le républicanisme kantien préserve ainsi la liberté individuelle, notamment la liberté négative, et la compréhension de cette dernière en matière religieuse. Il préserve ainsi des prétentions à la vérité et au pouvoir contraignant de la part des autorités et des institutions religieuses. Dans cette perspective, la société peut pleinement s'assumer comme société post-séculière, c'est-à-dire une société où la laïcité n'est pas synonyme d'excommunication politique du religieux, mais au contraire où il est possible que la religion ait droit de cité. Concrètement, cette reconnaissance et le geste reconstructif qui la soutient sont à l'œuvre, dans le principe et l'application même de l'accommodement raisonnable, dans la culture politique qui est la nôtre, dans ce que Fernand Dumont évoquait par des raisons communes.

La France interdit les signes religieux ostentatoires dans les lieux de l'État. La Turquie vient d'autoriser le voile islamique à l'université. Le cas qui vous occupe dans votre livre c'est celui du Québec. Est-ce que ce que vous dites du Québec vaut pour d'autres pays ? Les mêmes hypothèses sont-elles généralisables ?

Il est remarquable que l'argument décisif pour l'interdiction des signes religieux en France, donc d'une limitation à l'expression de la liberté religieuse, ait été celui de l'ordre public, et que, en Turquie, on vienne de permettre l'expression de la liberté religieuse en dépit des menaces que cette décision peut signifier quant au maintien de l'ordre public. Dans l'un et l'autre cas, on estime sauvegarder la laïcité de l'État. Et nous revenons ici à la première question, celle de la conception même de la laïcité, qui exige que le religieux n'ordonne pas le politique (le principe de séparation et de la neutralité de l'État) et que l'État puisse garantir la liberté de religion. L'aménagement de ces deux principes varie selon le contexte sociohistorique et les cultures politiques propres à chacun des pays. Mes hypothèses nourries de la philosophie politique de Habermas et de Ferry sont généralisables dans la mesure où elles permettent de mettre à l'épreuve les représentations et aménagements de la laïcité. L'excommunication politique du religieux dont l'origine remonte à la résorption des guerres de religions est de plus en plus inactuelle; elle favorise les replis identitaires dont se nourrissent les fondamentalismes et, par conséquent, exacerbe les potentiels de conflits. En s'ouvrant à la raison religieuse irréductible à ses expressions fondamentaliste, la raison publique n'en demeure pas moins laïque. Une laïcité ouverte, voire une laïcité culturelle et citoyenne. Culturelle, au sens d'une culture publique partagée qui n'est rien de moins qu'une culture politique. Celle qui reconnaît que nous vivons dans une société sortie de la religion, que nous sommes donc passés « dans un monde où les religions continuent d'exister mais à l'intérieur d'une forme politique et d'un ordre collectif qu'elles ne déterminent plus », comme le dit Gauchet. Cette laïcité est aussi citoyenne en ce qu'elle peut miser sur la reconnaissance du religieux dans l'espace public. Ainsi comprise, la laïcité contribue à revitaliser la démocratie en faisant en sorte que les raisons de la religion puissent aussi participer de la formation d'une raison publique.

Rencontres Liber



Les six rencontres Liber annoncées pour l'année 2007-2008 ont eu lieu. Au moment de faire le point, nous voudrions en profiter pour remercier encore une fois les auteurs qui se sont prêtés au jeu de la cérémonie dominicale (les rencontres se sont tenues le dimanche après-midi de 14h à 16h) : Denis April, Pierre Bertrand, Michel Carrier, Benoit Duguay, Éric Gagnon, Aline Giroux, Paul Inchauspé, Jean-Marc Larouche, Yves Lever, Patrick Lynes, Alain Médam, Guy Ménard, Michel Métayer, Jacques Sénécal, Michel Seymour et Martin Thibault. Grands remerciements également aux librairies qui nous ont accueillis dans la connivence et l'amitié : Gallimard, Olivieri, Paulines, Raffin (Montréal), Raffin (Québec), Zone libre. Merci enfin à Christian Peterson pour les photos qui documentent agréablement les rencontres (sauf deux) et à Félix Philantrope qui a vu à l'organisation matérielle des événements et qui a fait le bilan de chacun d'eux.

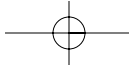
Ces rencontres, rappelons-le, avaient pour objectif de permettre à ceux qui écrivent d'entrer en contact avec ceux qui les lisent ou qui pourraient les lire, de parler de leur travail à voix haute, devant public et avec lui. Nous notions, à cet égard, qu'« un des grands regrets des auteurs, une fois leur livre publié, est de ne pas avoir l'occasion d'en parler, de ne pas connaître le jugement dont il fait l'objet, de ne pas entendre la réaction des lecteurs. » Il s'agissait donc de leur offrir cette possibilité, si modeste fût-elle.

Les rencontres qui ont eu lieu ont-elles tenu parole? Ce n'étaient pas des débats contradictoires que nous avons organisés, où il aurait fallu attiser les antagonismes et nourrir les différences pour faire éclat. La formule qui en résumait l'esprit était « Des

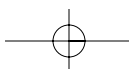
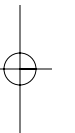
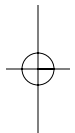
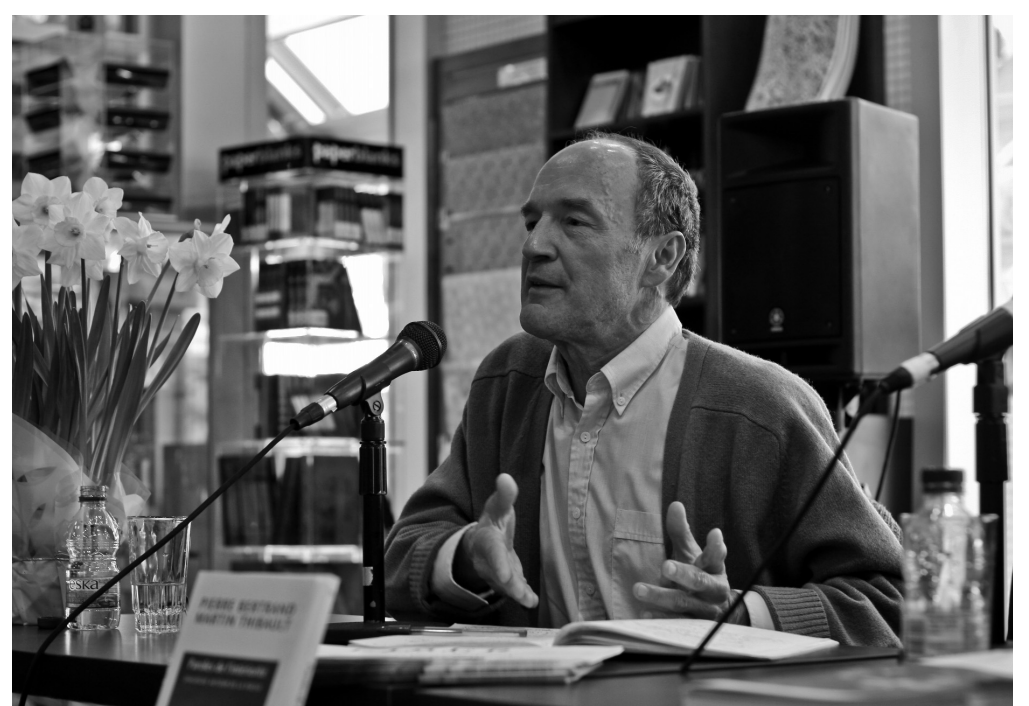
livres et leurs auteurs », on a donc laissé les auteurs parler de leurs livres et on a parlé de livres avec leurs auteurs. Nous ne croyons pas nous tromper en affirmant que, dans l'ensemble, elles ont constitué des moments agréables, conviviaux, ouverts, auxquels tous les invités ont participé avec enthousiasme et dont tout le monde est sorti content. Un certain nombre de personnes, variable, y ont assisté, y ont posé des questions, ont bavardé avec les auteurs. Plusieurs ont noté la simplicité de l'événement, certains ont relevé l'originalité de l'initiative. Ces rencontres nous ont en même temps permis de nouer des liens avec les libraires, de mieux les connaître et de nous faire mieux connaître d'eux. Nous sortons donc de cette expérience enrichis et prêts à poursuivre l'aventure en 2008-2009.

Un ami poète et éditeur, à qui on fait parfois remarquer que la poésie n'est pas très présente sur la place publique (entendons dans les médias, dans les conversations, dans les salles de classe, etc.) au point qu'on se demande si elle existe encore et si elle a toujours sa raison d'être, répond inmanquablement que le poème emprunte des chemins singuliers et que, aujourd'hui comme hier, il arrive à destination. Cela dit, il n'hésite pas à organiser séances de lecture et autres occasions de partage et de découverte. Il en va sans doute de même dans le domaine qui est le nôtre, prose d'idées, travaux d'analyse et de réflexion, livres raison, que ces rencontres, donc, prolongent et essaient de faire connaître. Dans l'un et l'autre cas, il s'agit d'autant d'efforts pour ne pas être exclu de la réalité tout court par la tyrannie de ce que tel journaliste a appelé la « nouvelle réalité » de la culture technologique.





Rencontres Liber



Entretien

Benoit Duguay

Consommation et luxe

Benoit Duguay, vous avez consacré deux livres à la consommation, Consommation et image de soi et Consommation et luxe. En réalité, ce qui vous intéresse c'est moins la consommation comme processus universel (biologique, économique, symbolique, etc.) que l'hyperconsommation. Mais comment définir l'hyperconsommation? Par ce qui va au-delà du besoin? Par l'endettement qu'elle crée ou la maladie qu'elle provoque? Où commence-t-elle?

Définir l'hyperconsommation par ce qui va au-delà du besoin est exact... mais n'explique pas grand-chose. Le besoin est une notion floue, inadéquate pour comprendre le phénomène de l'hyperconsommation; je lui préfère la notion d'attente, d'inspiration psychosociale. Alors que, selon les spécialistes du marketing, le besoin est inné, l'attente permet de considérer les désirs de l'acheteur, les influences sociales, le produit lui-même et les efforts de commercialisation.

Sans refaire l'histoire de la société de consommation au vingtième siècle, disons que, alimentée dans un premier temps par le désir d'améliorer son quotidien, dans l'après-guerre, la consommation est ensuite devenue un moyen de soigner son image surtout par rapport aux autres, pour enfin aboutir à la recherche du plaisir pour soi au tournant du vingt et unième siècle. C'est d'ailleurs ce qu'exploitent les nouveaux centres commerciaux de type « style de vie », comme le Dix30 à Brossard. L'hyperconsommation est donc un jeu de stimulation des attentes dans une perspective de distinction — qui n'est en réalité que du mimétisme qui s'ignore.

D'un point de vue plus concret, prenons l'inflation qu'engendre la consommation. Je ne parle pas ici d'une inflation économique, mais d'un gonflement des caractéristiques des produits; c'est d'ailleurs un des éléments qui ont entraîné la montée du luxe. D'un achat à l'autre, le consommateur recherche une « amélioration » des produits qu'il achète. Personne ne veut d'un produit purement fonctionnel; c'est trop ennuyeux. Même les personnes les plus pauvres désirent un petit superflu. Aussi, lorsque nous achetons un objet, nous recherchons au moins une caractéristique, un gadget, peut-être carrément inutile, mais qui élève un peu le produit, qui le rend un peu moins « ordinaire ». Une fois obtenu, ce superflu devient notre « ordinaire », ce qui est désormais acquis; lors d'un achat subséquent, nous recherchons une autre bricole qui tiendra lieu de « luxe ». Celui qui achète une voiture aujourd'hui pourra insister pour avoir les vitres électriques si cette caractéristique manquait à son véhicule précédent; lors de son prochain achat, elle voudra évidemment avoir les vitres électriques, mais aussi autre chose, un système de navigation GPS, par exemple. Et ainsi de suite. Voilà comment la société de consommation s'est développée depuis les années 1950 jusqu'à la société d'hyperconsommation actuelle, par inflation tant des caractéristiques des produits que par le volume des achats. Les attentes sont sans cesse stimulées, et le plaisir demande d'être entretenu et amplifié.

Tout cela ne va évidemment pas sans problème; pour le consommateur, le plus important est sans contredit l'endettement excessif. Selon les plus récentes statistiques canadiennes, l'endettement a encore augmenté en 2007, atteignant 116,4% du revenu personnel disponible. Autrement dit, en moyenne, les gens doivent davantage que ce qu'ils gagnent.

Et alors qu'est-ce que l'image de soi et le luxe nous apprennent sur cette hyperconsommation? D'ailleurs, le luxe dont vous parlez n'est pas celui, classique, qui relève de la rareté, du prestige ou de l'exception, mais celui qui excite, exacerbe le désir de consommer.

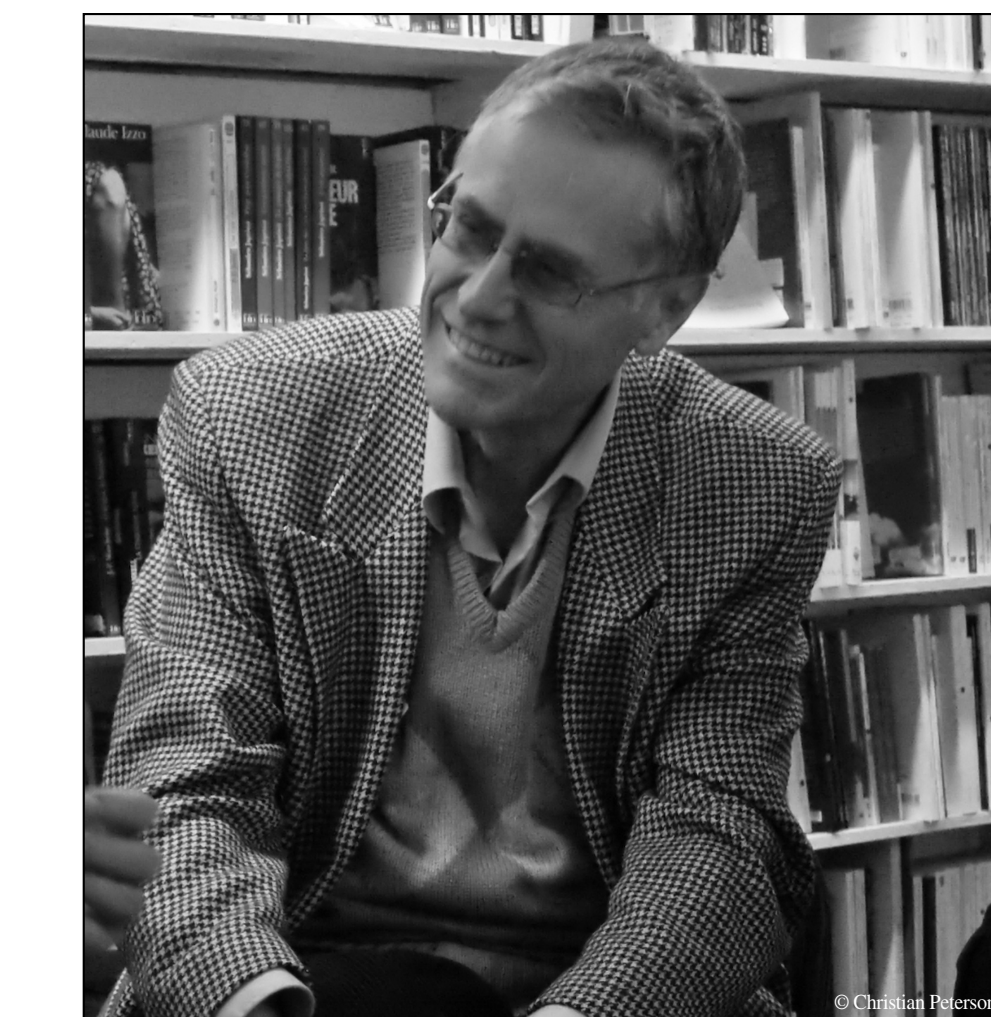
Il existe un lien très étroit entre l'image des produits et l'image de soi. Le luxe « populaire » est l'objet de prédilection pour briller aux yeux des autres. Si la rareté de l'objet n'est pas essentielle pour que celui-ci joue son rôle symbolique, une forme d'exclusivité dans l'entourage immédiat est par contre hautement désirable. En effet, comment se distinguer, croient certains, sans pouvoir se targuer de posséder quelque chose que leur entourage n'a pas? Ce comportement a évidemment joué un rôle important dans l'inflation des caractéristiques et la montée du luxe. En fait, le désir de briller entraîne lui-même une inflation sur le niveau de consommation. Je m'explique.

Pour plusieurs, il est impensable de rester impassible devant les possessions exclusives de leur entourage. Cela relève du désir mimétique. La défense de leur propre image de soi rend nécessaire l'acquisition d'un bien d'au moins égale valeur, mais comportant des particularités qui lui sont propres, lui conférant ainsi un pouvoir de différenciation quant à l'image. Bien que motivée par des motifs différents, ce désir de différenciation est en fait le même qui anime les producteurs; si les seconds veulent vanter les mérites particuliers de leurs produits, les premiers veulent mettre en évidence leur propre valeur exclusive. Dès lors, les protagonistes s'enferment dans une logique de surenchère qui exacerbe leur désir d'acheter, une spirale inflationniste de consommation; c'est ce que plusieurs au Québec ont appelé le « syndrome du voisin gonflable ».

Évidemment, l'inflation des caractéristiques a contribué à la montée du luxe dans les pays occidentaux. Il existe des limites à améliorer un produit « ordinaire » de mi-gamme; on arrive rapidement à un point où le mi-gamme rejoint le haut de gamme. Prenez par exemple la Honda Civic, dont le prix, si on ajoute toutes les options, rejoint celui de certaines voitures de luxe d'entrée de gamme. Vous comprendrez que, arrivés à ce point, plusieurs consommateurs sont tentés de faire le saut au véhicule de luxe, surtout qu'avec une location le paiement mensuel pourra être pratiquement le même que pour une voiture d'une marque moins prestigieuse équipée de nombreuses options.

Votre démarche est « engagée » en ceci que vous condamnez des comportements (excessifs et irresponsables) et en proposez d'autres (modérés, raisonnables). On a quand même l'impression que vous vous en prenez davantage à l'hyperproduction qu'à l'hyperconsommation, comme si l'irresponsabilité des consommateurs était plus compréhensible ou plus excusable que celle des producteurs. Est-ce que je me trompe?

Effectivement, je suis une critique modérée de la consommation. Est-ce que je m'en prends davantage à l'hyperproduction qu'à l'hyperconsommation? Si vous avez cette impression, ce n'est que par un effet involontaire de mes textes. Je me plais en fait à dire que nous ne sommes pas des victimes de la société de consommation, nous en sommes les complices; de nombreux consommateurs pourraient consommer moins et consommer mieux. Ce serait trop facile de se donner bonne conscience simplement en jetant le



© Christian Peterson

blâme sur les producteurs et les vendeurs. Je crois donc que les pratiques responsables sont tout aussi nécessaires pour les consommateurs que pour les marchands.

Si je semble m'en prendre davantage au producteur qu'au consommateur, c'est en partie parce que, issu de ce milieu, je suis vraisemblablement plus critique à son égard, car je souhaiterais que des pratiques responsables y prévalent. Or, certains exemples que nous avons sous les yeux font au contraire état de comportements hyperégoïstes; la course effrénée aux profits a entraîné son lot de calamités économiques et sociales. Ce qui est pernicieux dans cette recherche de profit, c'est qu'elle entraîne des mises à pied massives et engendre de la pauvreté plutôt que de la richesse. Elle n'a plus rien de rationnel, allant même à l'encontre des principes d'une saine gestion qui tient compte de l'intérêt de toutes les parties prenantes, entre autres les clients, les employés, les gestionnaires et bien sûr les investisseurs. De grands investisseurs réclament des gestionnaires une augmentation de la marge de profit, du pourcentage de profit par rapport aux ventes ou à l'actif, plutôt qu'un montant plus élevé des profits par le biais d'une augmentation judicieuse des ventes, selon un rythme soutenable à long terme; cela relève davantage de l'avarice que d'une stratégie d'investissement responsable. La spéculation, la recherche de profits rapides et excessifs, est la plaie des pays dont le système économique et social repose sur le capitalisme. Mais cela n'est pas inéluctable dans un système de libre entreprise. La cupidité n'est pas exclusive au capitalisme — elle se manifeste dans tous les systèmes socioéconomiques —; il peut, en fait, il doit exister sans elle.

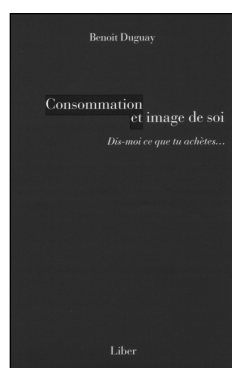
Donnez-nous quelques exemples de production ou de consommation rationnelle, judicieuse, respectueuse. Est-ce que vous pensez que ce type de comportement finira par être plus influent que celui de la consommation excessive?

Il faut tout d'abord ne pas douter que le phénomène de l'hyperconsommation poursuivra sa course effrénée. La machine est emballée. Elle ne peut être arrêtée brusquement, tout d'abord parce que les gens ont pris goût au plaisir de consommer et parce qu'un arrêt brutal aurait des conséquences économiques désastreuses. Ensuite, le commerce et la consommation existent depuis des millénaires; ces activités d'échange sont essentielles. Cela dit, il n'en tient qu'à nous de ralentir un peu le mouvement et ce ralentissement ne peut reposer que sur un changement de valeurs.

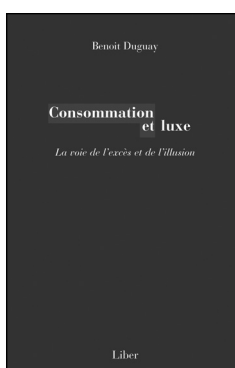
Pour le consommateur, cela peut se manifester de façon bien concrète en ne succombant pas à certains achats impulsifs, pour des objets qui se retrouveront souvent à brève échéance dans un placard, et en consacrant l'argent disponible à une cause sociale ou humanitaire. Il ne s'agit pas ici de ne plus se faire plaisir, encore moins de se priver véritablement; je parle seulement d'éviter ce qui est le plus excessif, laissant chacun juge en cette matière. L'achat de produits issus du commerce équitable est un autre exemple de consommation judicieuse, puisqu'il permet de réduire la fracture de pauvreté Nord-Sud. Dans ce dernier cas, il faut cependant être prudent, car le danger est grand de voir l'étiquette « équitable » apposée sur n'importe quel produit dans un but mercantile, sans que celui-ci le soit vraiment.

Pour les producteurs, la pratique d'un capitalisme « responsable » est à mon avis la voie à privilégier. Au Canada, l'organisme Canadian Business for Social Responsibility, une organisation parrainée par Son Altesse Royale le Prince de Galles, compte déjà une centaine de membres. Les cyniques diront peut-être que les entreprises en question ne font pas toujours preuve de responsabilité dans leurs pratiques commerciales, mais je préfère voir les choses sous un autre angle. Ces entreprises ont ressenti le besoin de se préoccuper davantage des répercussions sociales de leurs actions, ou ont à tout le moins compris que ces enjeux sont incontournables et qu'elles doivent désormais s'afficher comme telles. Le phénomène dénote donc un changement profond au sein de la société dans le sens d'une idéologie d'affaires plus responsable.

Pour le consommateur comme pour le producteur, la solution passe par l'homme, car c'est la convoitise qui nous a menés à l'hyperconsommation. Consommation plus raisonnable pour le premier, pratiques commerciales plus équitables pour le second; les deux cas renvoient, non pas à de nouvelles valeurs, mais à des valeurs plus humaines, que la société d'hyperconsommation a oubliées. Si chacun de nous fait un tant soit peu sa part dans sa vie personnelle et dans sa vie professionnelle, j'ai bon espoir de voir naître une société postconsommation, une société qui, tout en consommant, ne vivra plus que par et pour la consommation, au sein de laquelle les individus tireront leur valorisation personnelle et leur satisfaction de quelque chose de plus grand que la simple possession d'objets... sans pour autant cesser de se faire plaisir. Une étude récente n'a-t-elle pas démontré que les personnes qui faisaient usage de leur fortune pour faire plaisir à autrui étaient plus heureuses?

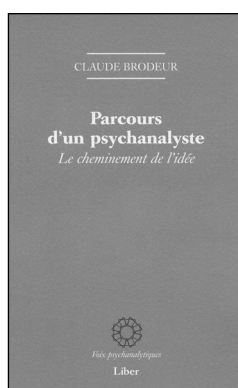


Benoit Duguay
Consommation et image de soi
Dis-moi ce que tu achètes...
152 pages, 18\$, ISBN 978-2-89578-081-6
parution novembre 2005



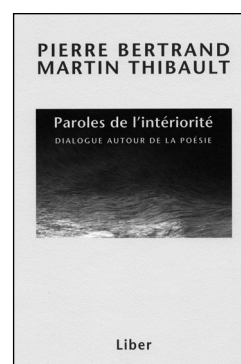
Benoit Duguay
Consommation et luxe
La voie de l'excès et de l'illusion
150 pages, 18\$, ISBN 978-2-89578-139-4
parution novembre 2007

Autres parutions récentes



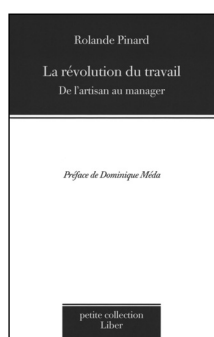
Claude Brodeur
Parcours d'un psychanalyste.
Le cheminement de l'idée
 «Voix psychanalytiques»
 184 pages, 23\$, ISBN 978-2-89578-144-8
 parution avril 2008

Philosophe et psychanalyste, auteur d'une œuvre considérable, Claude Brodeur, qui a également été dominicain, est de la première génération de psychanalystes québécois, celle qui, d'abord nourrie par le thomisme, a ensuite, dans un remarquable saut temporel, rencontré Freud et en a été profondément bouleversée. Cette rencontre a parfois donné lieu à des synthèses fortes et originales, comme celle justement dont le présent ouvrage suit les transformations. L'auteur raconte ainsi le parcours des idées que, pendant cinquante ans, il n'a cessé d'approfondir et de mettre à l'épreuve aussi bien dans sa clinique que dans ses recherches et, plus tard, dans ses incursions en anthropologie. Il nous offre de la sorte une pièce importante de l'histoire récente de la psychanalyse au Québec et de la théorie psychanalytique tout court.



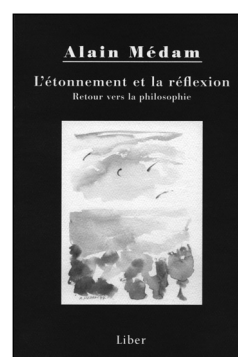
Pierre Bertrand et Martin Thibault
Paroles de l'intériorité
Dialogue autour de la poésie
 138 pages, 18\$, ISBN 978-2-89578-137-0
 parution octobre 2007

Le poète Martin Thibault et le philosophe Pierre Bertrand nous ouvrent ici leur atelier. Ni un ouvrage spécialisé ni un ouvrage de vulgarisation, *Paroles de l'intériorité* se veut plus modestement un coup de sonde dans le processus de création. La poésie, comprise ici dans l'acception la plus riche du terme, est le thème de leur correspondance. Comment le poème peut-il rendre compte de la poésie de la réalité? Quels liens entretiennent voir poétique et savoir philosophique? Quelle est la place du poète dans la cité? Voilà quelques-unes des nombreuses questions soulevées au fil de cet échange libre et vivant.



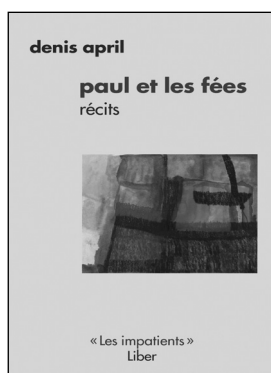
Rolande Pinard
La révolution du travail. De l'artisan au manager
 «Petite collection»
 444 pages, 15\$, ISBN 978-2-89578-145-5
 parution janvier 2008

La question qui est à l'origine de cet ouvrage a été suscitée par le rapprochement de plus en plus patent depuis les années 1980 entre syndicat et management, ce qu'on présente souvent comme une forme de démocratisation du travail et d'émancipation collective des travailleurs. Si tel était le cas, le travail serait encore, comme il l'a été au dix-neuvième siècle, un lieu d'action sociale-politique et un espace de liberté. Or, la logique gestionnaire est incompatible avec cette représentation. Pour comprendre le sens contemporain du travail, il faut tirer au clair cette contradiction. Tel est le propos de cette réflexion qui, en s'arrêtant aux moments forts de l'histoire de l'institution en Angleterre, en France et aux États-Unis, retrace de magistrale manière l'évolution du travail et de son organisation dans l'atelier, l'entreprise et la société.



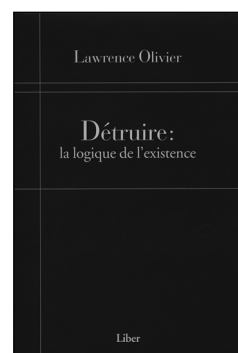
Alain Médam
L'étonnement et la réflexion.
Retour vers la philosophie
 216 pages, 23\$, ISBN 978-2-89578-152-3
 parution avril 2008

«Je veux mourir philosophe» — cela signifie-t-il «mourir avec philosophie»? Pas vraiment. Mourir philosophiquement, cela pourrait vouloir dire: avec résignation, selon cette sagesse du consentement. Ce n'est pas ce que je souhaite. Mourir philosophe, pour moi, cela signifie mourir en méditant, travaillant, éprouvant mon esprit aux questions les plus hautes que je puisse atteindre, jusqu'au dernier instant possible. En se tenant debout, par l'esprit, d'autant plus que le corps s'affaisse; se voulant d'autant plus à vif que la mort, sans le dire, prend ses quartiers en soi. Mourir philosophe, cela ne suppose pas, nécessairement, une grande force de spéculation. Chacun fait comme il peut. Ce qui compte est cette façon de se tenir: se tenir en alerte parce qu'on se tient à l'opposé, si longtemps qu'on le peut, de l'abandon de son esprit. » A. M.



Denis April
Paul et les fées. Récits
 «Les impatients»
 126 pages, 14\$, ISBN 978-2-89578-147-9
 parution février 2008

«Les récits regroupés dans ce livre, à peine inventés, tournent autour de Paul Boyer, personnage observateur, souffrant de maladie mentale, qui a jeté un regard parfois étonné autour de lui lors de ses hospitalisations. Il a rencontré dans ce milieu un peu spécial les délires des autres certes, mais aussi la compassion entre ces désespérés de la réalité qui fuient dans leur folie. Je vous invite à lire ces histoires avec votre cœur d'enfant. Vous comprendrez alors pourquoi certaines grandes personnes sont aussi fragiles que des enfants. Vous savez, perdre la raison, ce n'est pas sorcier.» D. A.



Lawrence Olivier
Détruire:
la logique de l'existence
 128 pages, 16\$, ISBN 978-2-89578-148-6
 parution février 2008

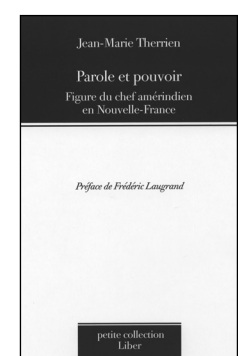
«Détruire», le mot fait peur. Il est synonyme de ruiner, annihiler, anéantir, dévaster. Il évoque pour notre imaginaire politicolinguistique une histoire bien singulière, renvoie l'homme à des comportements dont il est en général assez peu fier. Et notre indignation morale est sans fin. Le champ sémantique du mot recouvre une réalité qu'on cherche en général à fuir: guerre, conflits, souffrance, violence. La compréhension du terme et de la réalité qu'il recouvre est socialement fixée.»

Au-delà de ces significations spontanées, la notion a pourtant une portée philosophique plus profonde et plus générale, qui se révèle à travers une réflexion radicale sur les deux manières que nous avons de définir l'homme: par sa nature intime (son intériorité) et par le rapport à l'autre. Or, dira l'auteur, ces deux inventions modernes sont à la fois des tentatives de négation de la destruction inhérente à l'existence et son exacerbation. C'est cette logique de l'existence qu'il s'agit de faire apparaître ici dans son implacable fatalité, sans le cataplasme d'une pensée de l'espoir et sans promesses de bonheur.



Cahiers de recherche sociologique no 45
D'un regard désenchanté.
La théorie de la régulation revisitée»
 176 pages, 20\$, ISBN 978-2-89578-142-8
 parution mars 2008

«L'analyse sociologique du capitalisme, en particulier dans le monde francophone, a été marquée, au cours des trois dernières décennies, par le développement de la théorie de la "régulation". Lieu de renouvellement théorique, la recherche dans ce champ s'est démarquée des points de vue marxistes et néomarxistes antérieurs et a contribué à l'émergence de ce qu'il est maintenant convenu d'appeler la "nouvelle sociologie économique". Ce numéro des Cahiers de recherche sociologique est l'occasion d'une double interrogation: que devient l'approche régulationniste dans la pratique sociologique actuelle? et quelles nouvelles formes d'analyse sociologique du capitalisme émergent après la théorie de la régulation? Les contributions réunies ici rendent compte de la forme que prend actuellement la recherche régulationniste ainsi que de l'évolution de ses concepts, de son corpus théorique et de son domaine empirique.»



Jean-Marie Therrien
Parole et pouvoir.
Figure du chef amérindien en Nouvelle-France
 «Petite collection»
 272 pages, 14\$, ISBN 978-2-89578-138-7
 parution novembre 2007

«Les découvreurs, les navigateurs, les missionnaires qui arrivent en Amérique aux seizième, dix-septième et dix-huitième siècles expriment tous le même étonnement devant la forme d'exercice du pouvoir politique dans les sociétés amérindiennes: les chefs autochtones ne disposent pas de pouvoir coercitif, leurs "sujets" n'ont pas à obéir à leurs ordres, à se subordonner à leurs caprices ou à leurs obligations. S'ils savent convaincre, les chefs sont vénérés.» À l'âge du pouvoir absolu des rois en Europe, la rencontre de ce type de société ne pouvait qu'étonner, mais aussi nourrir les réflexions de ceux qui cherchaient justement à faire plus de place au peuple dans l'orientation des nations. Mais comment fonctionnent exactement ces communautés autochtones, quel est au juste le rôle de leurs chefs et des divers conseils qui les secondent?

Telle est la question qui oriente ce remarquable ouvrage de Jean-Marie Therrien, qui, à partir de documents de première main, nous livre ainsi un portrait détaillé et passionnant de la structure sociale, des mœurs, des croyances et des pratiques des sociétés huronnes et iroquoises à l'époque de la Nouvelle-France.

Catalogue

- April, Denis, *Paul et les fées. Récits* «Les impatients» ISBN 978-2-89578-147-9, 2008, 126 pages, 14\$
- Bailey, Edward, *La religion implicite. Une introduction* «Petite collection» Traduit de l'anglais par Guy Ménard ISBN 978-2-89578-102-8, 2006, 144 pages, 12\$
- Baillargeon, Stéphane, *Entretiens avec Louis Rousseau. Religion et modernité au Québec* «de vive voix» ISBN 978-2-921569-10-1, 1994, 154 pages, 18\$
- Barras, Henri, *De l'art cuit à l'art cru. Aux sources de la création* «Les impatients» ISBN 978-2-89578-120-2, 2007, 186 pages, illustré couleur, 24\$
- Bazan, Ariane, *Des fantômes dans la voix. Une hypothèse neuropsychanalytique sur la structure de l'inconscient* «Voix psychanalytiques» ISBN 978-2-89578-136-3, 2007, 148 pages, 20\$
- Beaudry, Jacques, *L'œil de l'eau* ISBN 978-2-89578-008-3, 2002, 120 pages, 17\$
- Bédard, Jean, *Comenius ou combattre la pauvreté par l'éducation de tous* «La pensée en chemin» ISBN 978-2-89578-078-6, 2005, 150 pages, 17\$
- Bélanger, Marco, *Le flou dans la bergerie* ISBN 978-2-89578-015-1, 2002, 216 pages, 21\$
- Bellavance, Guy (dir.), *Monde et réseaux de l'art. Diffusion, migration et cosmopolitisme en art contemporain* ISBN 978-2-921569-78-1, 2000, 312 pages, 27\$
- Belle-Isle, Francine, Simon Harel, Gabriel Louis Moyal (dir.), *L'étonnement* «Espace de réflexion psychanalytique» ISBN 978-2-921569-77-4, 2000, 228 pages, 27\$
- Bernier, André G., François Pouliot (dir.), *Éthique et conflits d'intérêts* «Éthique publique hors série» ISBN 978-2-921569-80-4, mars 2000, 192 pages, 23\$
- Berthelet Lorelle, Christiane, *De l'un à l'autre. Spiritualité du yoga et psychanalyse* «Voix psychanalytiques» ISBN 978-2-89578-129-5, 2007, 152 pages, 20\$
- Bertrand, Pierre, *L'art et la vie* ISBN 978-2-89578-002-1, 2001, 132 pages, 20\$
- , *Le cœur silencieux des choses. Essai sur l'écriture comme exercice de survie* ISBN 978-2-921569-62-0, 1999, 174 pages, 23\$
- , *Connaissance de soi et vie quotidienne* ISBN 978-2-89578-035-9, 2003, 264 pages, 24\$
- , *La conversion du regard* ISBN 978-2-89578-079-3, 2005, 198 pages, 21\$
- , *Éloge de la fragilité* ISBN 978-2-921569-86-6, 2000, 210 pages, 23\$
- , *Exercices de perception* ISBN 978-2-89578-100-4, 2006, 240 pages, 24\$
- , *L'intelligence du corps* ISBN 978-2-89578-052-6, 2004, 246 pages, 23\$
- , *L'intime et le prochain* ISBN 978-2-89578-131-8, 2004, 144 pages, 18\$
- , *Pour l'amour du monde* ISBN 978-2-89578-016-8, 2002, 276 pages, 23\$
- , *La vie au plus près* ISBN 978-2-921569-44-6, 1997, 192 pages, 24\$
- Bertrand, Pierre, et Martin Thibault, *Paroles de l'intériorité. Dialogue autour de la poésie* ISBN 978-2-89578-137-0, 2007, 138 pages, 18\$
- Bertrand, Yves, *Le héros ordinaire* ISBN 978-2-921569-32-3, 1996, 210 pages, 22\$
- , *Le jardin intérieur. Construire son bonheur quotidien* ISBN 978-2-89578-048-9, 2004, 156 pages, 23\$
- Beylerian, Onnig, *Accords et impasses. Introduction à la négociation internationale par la simulation* ISBN 978-2-921569-61-3, 1998, 156 pages, 21\$
- Bilodeau, Denyse, *Les murs de la ville. Les graffiti de Montréal* ISBN 978-2-921569-29-3, 1996, 204 pages, 21\$
- Biron, Normand, *L'artiste et le critique. L'art peut-il s'écrire? (1975-2000)* ISBN 978-2-921569-90-3, 2000, 256 pages, 23\$
- , *L'œil énamouré. Préfaces, mélanges, postiche (1975-2000...)* ISBN 978-2-89578-005-2, 2001, 280 pages, 23\$
- Bissoondath, Neil, *Le marché aux illusions. La méprise du multiculturalisme* Traduit de l'anglais par Jean Papineau, coédition Boréal ISBN 978-2-921569-20-5, 1995, 243 pages, 19,50\$
- Boisvert, Yves (dir.), *Postmodernité et sciences humaines. Une notion pour comprendre notre temps* ISBN 978-2-921569-53-8, 1998, 198 pages, 25\$
- Boisvert, Yves (dir.), *L'intervention en éthique organisationnelle* «Éthique publique hors série» ISBN 978-2-89578-117-2, 2007, 224 pages, 23\$
- Boisvert, Yves (dir.), *Qu'est-ce que l'éthique publique?* «Éthique publique hors série» ISBN 978-2-89578-082-3, 2005, 128 pages, 17\$
- Boisvert, Yves, Jacques Hamel, Marc Molgat (dir.), *Vivre la citoyenneté. Identité, appartenance et participation* «Éthique publique hors série» ISBN 978-2-921569-87-3, 2000, 192 pages, 23\$
- Boisvert, Yves, Louis Côté, Magalie Jutras, Georges A. Legault, Allison Marchildon, *Petit manuel d'éthique appliquée à la gestion publique* «Éthique publique hors série» ISBN 978-2-89578-019-9, 2003, 144 pages, 23\$
- Bordeleau, Léo-Paul, *Quelle éthique du sport?* ISBN 978-2-921569-79-8, 2000, 258 pages, 28\$
- Bordeleau, Léo-Paul, et Sébastien Charles (dir.), *Corps et science. Enjeux culturels et philosophiques* ISBN 978-2-921569-70-5, 1999, 208 pages, 26\$
- Bourgie, Pierre, *Entretiens avec Jacques de Tonnancour. De l'art et de la nature* coédition Musée d'art contemporain de Montréal, «de vive voix» ISBN 978-2-921569-67-5, 1999, 136 pages, illustré couleur, 28\$
- Brodeur, Claude, *Parcours d'un psychanalyste. Le cheminement de l'idée* «Voix psychanalytiques» ISBN 978-2-89578-144-8, 2008, 184 pages, 23\$
- Bunge, Mario, *Matérialisme et humanisme. Pour surmonter la crise de la pensée* Traduit de l'anglais par Laurent-Michel Vacher ISBN 978-2-89578-041-0, 2004, 294 pages, 27\$
- Bugingo, François, *Africa mea. Le Rwanda et le drame africain* ISBN 978-2-921569-41-5, 1997, 248 pages, 28\$
- , *La mission au Rwanda. Entretiens avec le général Guy Tousignant* ISBN 978-2-921569-45-3, 1997, 280 pages, 30\$
- Cabanac, Michel, *La quête du plaisir. Étude sur le conflit des motivations* ISBN 978-2-921569-25-5, 1995, 170 pages, 19\$
- Cahiers de recherche sociologique*, 45 numéros parus, ISSN 0831-1048, 20\$/vol.
- Calabrese, Giovanni, *Entretiens avec Jean Paré. Un grand reportage sur le Québec contemporain* «de vive voix» ISBN 978-2-921569-11-8, 1994, 188 pages, 20\$
- , *Philosophie, science, politique. Autour de Laurent-Michel Vacher*, collectif ISBN 978-2-89578-127-1, 2007, 184 pages, 27\$
- , *Prodige de la main*, collectif ISBN 978-2-89578-110-3, 2006, 184 pages, 27\$
- Canty, Daniel, *Êtres artificiels. Les automates dans la littérature américaine* ISBN 978-2-921569-43-9, 1997, 162 pages, 12\$
- Carle, Gilles, *La nature d'un cinéaste* ISBN 978-2-921569-64-4, 1999, 246 pages, 25\$
- Carmant, Lionel, *Le métier d'enseignant* «Trame» ISBN 978-2-921569-33-0, 1996, 138 pages, 14\$
- Carpentier-Roy, Marie-Claire, *Corps et âme. Psychopathologie du travail infirmier* ISBN 978-2-921569-18-7, 1995, 206 pages, 20\$ • Deuxième édition
- Carrier, Michel, *Penser le sacré. Les sciences humaines et l'invention du sacré* ISBN 978-2-89578-066-3, 2005, 156 pages, 20\$
- Cevey, Roger, *Regard éthique sur le geste éducatif* ISBN 978-2-89578-070-0, 2005, 144 pages, 15\$
- Chagnon, Gilles et Danielle Monast (dir.), *François Peraldi. Voix, legs, parcours d'un psychanalyste* ISBN 978-2-89578-076-2, 2005, 162 pages, 20\$
- Chalom, Maurice, *Le migrant démuni. Alphabétisation et intégration des immigrants* ISBN 978-2-9802019-0-5, 1991, 114 pages, 13,95\$
- , *Le policier et le citoyen. Pour une police de proximité* ISBN 978-2-921569-48-4, 1996, 168 pages, 21\$
- Chalom, Maurice, et John Kousik (dir.), *Violence et déviance à Montréal* ISBN 978-2-921569-01-9, 1993, 150 pages, 16\$
- Chapleau, Marc, *L'amateur de vin* ISBN 978-2-921569-26-2, 1995, 186 pages, 20\$
- , *Entretiens avec Champlain Charest. La passion du vin* «de vive voix» ISBN 978-2-921569-15-6, 1994, 119 pages, 16\$ • Épuisé
- Charles, Sébastien, *Une fin de siècle philosophique. Entretiens avec Comte-Sponville, Conche, Ferry, Lipovetsky, Onfray, Rosset* ISBN 978-2-921569-63-7, 1999, 258 pages, 25\$
- , *L'hypermoderne expliqué aux enfants* ISBN 978-2-89578-115-8, 2007, 160 pages, 20\$
- Charles, Sébastien, et Pierre-Henri Tavoillot, *Qu'est-ce qu'une société d'individus?* ISBN 978-2-132-5, 2007, 252 pages, 23\$
- Chassay, Jean-François, *Fils, lignes, réseaux. Essai sur la littérature américaine* ISBN 978-2-921569-71-2, 1999, 294 pages, 27\$
- , *Imaginer la science. Le savant et le laboratoire dans la fiction contemporaine* ISBN 978-2-89578-028-1, 2003, 252 pages, 24\$
- Chassay, Jean-François, Jean-François Côté et Bertrand Gervais (dir.), *Edgar Allan Poe. Une pensée de la fin* ISBN 978-2-921569-91-0, 2001, 204 pages, 24\$
- Chassay, Jean-François, et Bertrand Gervais (dir.), *Les lieux de l'imaginaire* ISBN 978-2-89578-017-5, 2002, 312 pages, 26\$
- Cheetham, Mark A., *La mémoire postmoderne. Essai sur l'art canadien contemporain* Traduit de l'anglais par Jean Papineau ISBN 978-2-9802020-0-1, 1992, 228 pages, illustré, 25\$
- Clément, Pierre, *En finir avec l'inconscient. Pour un renouveau de la psychanalyse* ISBN 978-2-89578-046-5, 2004, 244 pages, 26\$
- Cornellier, Louis (dir.), *Cinq intellectuels sur la place publique, Roch Côté, Pierre Falardeau, Pierre Milot, Jacques Pelletier, Laurent-Michel Vacher* ISBN 978-2-921569-22-4, 1995, 154 pages, 17\$
- Côté, Marguerite Michelle, *Les jeunes de la rue* ISBN 978-2-89578-011-3, 2002, 192 pages, 19\$ • Nouvelle édition
- , *Entretiens avec Thérèse Gouin Décarie. La psychologie de l'enfant, côté science et côté cœur* «de vive voix» ISBN 978-2-921569-37-8, 1996, 198 pages, illustré, 23\$
- Coulombe, Michel, *Entretiens avec Jean Beaudin. À fleur d'écran* photos: Michel Gauthier, coédition Les 400 coups, «de vive voix» ISBN 978-2-921569-72-9, 1999, 132 pages, 25\$
- , *Entretiens avec Gilles Carle. Le chemin secret du cinéma* «de vive voix» ISBN 978-2-921569-16-3, 1995, 228 pages, 21\$
- Couture, Yves, *La terre promise. L'absolu politique dans le nationalisme québécois* ISBN 978-2-921569-12-5, 1994, 228 pages, 21\$
- Demers, Bernard, *Psychopathologie de la gestion* ISBN 978-2-89578-140-0, 2008, 152 pages, 18\$
- Dorion, Louis-André, *Entretiens avec Luc Brisson. Rendre raison au mythe* «de vive voix» ISBN 978-2-921569-55-2, 1999, 192 pages, 22\$
- Dufour, Frédéric-Guillaume, *Patriotisme constitutionnel et nationalisme. Sur Jürgen Habermas* ISBN 978-2-921569-92-7, 2001, 234 pages, 24\$
- Duguay, Benoit, *Consommation et image de soi. Dis-moi ce que tu achètes...* ISBN 978-2-89578-081-6, 2005, 152 pages, 18\$
- Duguay, Benoit, *Consommation et luxe. La voie de l'excès et de l'illusion* ISBN 978-2-89578-139-4, 2007, 150 pages, 18\$
- Duhamel, André, et André Lacroix (dir.), *Éthique et politique en contexte global* ISBN 978-2-89578-056-4, 2004, 234 pages, 25\$
- Duval, Laurent, *Abus de presse. Critique du quatrième pouvoir* ISBN 978-2-921569-27-9, 1995, 202 pages, 20\$
- Durand, Guy, *Pour une éthique de la dissidence. Liberté de conscience, objection de conscience et désobéissance civile* ISBN 978-2-89578-055-7, 2004, 160 pages, 18\$
- , *Six études d'éthique et de philosophie du droit* «La pensée en chemin» ISBN 978-2-89578-091-5, 2006, 162 pages, 18\$
- Érouart, Gilbert, *Entretiens avec Jean-Paul Riopelle. Suivis de Fernand Seguin rencontre Jean-Paul Riopelle* «de vive voix» ISBN 978-2-921569-09-5, 1993, 124 pages, 17\$
- Éthique publique*, 18 numéros parus, ISSN 1488-0946, 20\$/vol.
- Forget, Patrick, *Sur la manifestation. Le droit et l'action collective* «Le droit aussi...» ISBN 978-2-89578-072-4, 2005, 176 pages, 21\$
- Formation à l'interculturel. Quatre répertoires, 10\$/vol.
- Fournier, Marcel, *Entretiens avec Denis Szabo. Fondation et fondements de la criminologie* «de vive voix» ISBN 978-2-921569-56-9, 1998, 234 pages, 24\$
- Gagnon, Éric, *Les promesses du silence. Essai sur la parole* ISBN 978-2-89578-108-0, 2006, 138 pages, 18\$
- Garand, Dominique, *Portrait de l'agoniste: Gombrowicz* ISBN 978-2-89578-036-6, 2003, 224 pages, 24\$
- Gaudreault-DesBiens, Jean-François, *La liberté d'expression, entre l'art et le droit* coédition Presses de l'université Laval ISBN 978-2-921569-31-6, 1996, 300 pages, 30\$
- , *Le sexe et le droit. Sur le féminisme juridique de Catharine MacKinnon* coédition Yvon Blais «Le droit aussi...» ISBN 978-2-921569-93-4, 2001, 180 pages, 22\$
- Gauthier, Michel, et Luc Lussier, *Contrechamps* ISBN 978-2-921569-47-7, 2000, 168 pages, 30\$
- Gauvin, Lise, *Entretien avec Fernand Leduc. Suivis de Conversation avec Thérèse Renaud* «de vive voix» ISBN 978-2-921569-24-8, 1995, 268 pages, 22\$
- Giroux, Aline, *Le pacte faustien de l'université* ISBN 978-2-89578-087-0, 2006, 276 pages, 24\$
- Giroux, Laurent, *Jalons historiques pour une éthique de finitude* «La pensée en chemin» ISBN 978-2-89578-087-8, 2006, 180 pages, 22\$
- Godard, Béatrice, *L'avortement entre la loi et la médecine* ISBN 978-2-9802020-1-8, 1992, 158 pages, 16\$
- Godbout, Louis, *Du golf. Parcours philosophique* ISBN 978-2-89578-130-1, 2007, 156 pages, 20\$
- Goguel d'Allondans, Thierry, *Les gardiens du seuil. Lecture anthropologique du travail social* ISBN 978-2-89578-064-9, 2005, 160 pages, 18\$
- Grenier, Louise, et Isabelle Lasvergnes (dir.), *Penser Freud avec Patrick Mahony* ISBN 978-2-89578-047-2, 2004, 224 pages, 24\$
- Grenier, Louise, et Suzanne Tremblay (dir.), *Le projet d'Antigone. Parcours vers la mort d'une fille d'Œdipe* ISBN 978-2-89578-068-7, 2005, 174 pages, 23\$
- Guy, Jean-Sébastien, *L'idée de mondialisation. Portrait de la société par elle-même* ISBN 978-2-89578-118-9, 2007, 152 pages, 20\$
- Hajlblum, Serge, *Hors la voix. Battements entre aphasie et autisme* «Voix psychanalytiques» ISBN 978-2-89578-093-9, 2006, 136 pages, 17\$
- Harel, Simon (dir.), *Résonances. Dialogues avec la psychanalyse* ISBN 978-2-921569-49-1, 1998, 350 pages, 30\$
- , *La démesure de la voix. Parole et récit en psychanalyse* ISBN 978-2-921569-99-6, 2001, 252 pages, 23\$
- Harel, Simon et Alain Médam, *Le regard long* ISBN 978-2-89578-022-9, 2002, 142 pages, 22\$
- Hébert, Robert, *Dépouilles. Un almanach* ISBN 978-2-921569-39-2, 1997, 182 pages, 20\$
- , *L'homme habite aussi les franges* ISBN 978-2-89578-020-5, 2003, 240 pages, 23\$
- , *Novation. Philosophie artisanale* ISBN 978-2-89578-059-5, 2004, 164 pages, 18\$
- Inchauspé, Paul, *L'avenir du cégep* ISBN 978-2-982020-2-5, 1992, 208 pages, 21\$
- , *Pour l'école. Lettres à un enseignant sur la réforme des programmes* ISBN 978-2-89578-114-1, 2007, 184 pages, 22\$
- Jama, Sophie, *Entretiens avec Naim Kattan. Les temps du nomade* «de vive voix» ISBN 978-2-89578-069-4, 2005, 252 pages, 23\$
- Jbelli, Karim, *Le psychisme des Orientaux. Différences et déchirures* «Voix psychanalytiques» ISBN 978-2-89578-097-7, 2006, 120 pages, 16\$
- Jetté-Soucy, Nicole, *L'homme tragique. Nature de l'action politique* ISBN 978-2-921569-57-6, 1998, 198 pages, 25\$; également, «Petite collection» ISBN 978-2-89578-156-1, 2008, 216 pages, 14\$
- Kattan, Naim, Monique LaRue, Alain Médam, Pierre Ouellet, *Visages d'humanité* «Figures libres» ISBN 978-2-89578-054-0, 2004, 104 pages, 16\$
- Labelle, Micheline, et Joseph J. Lévy, *Ethnicité et enjeux sociaux. Le Québec vu par les leaders de groupes ethnoculturels* ISBN 978-2-921569-17-0, 1995, 380 pages, 29\$
- Lacroix, André, et Jean-François Malherbe (dir.), *L'éthique à l'ère du soupçon. La question du fondement anthropologique de l'éthique appliquée* ISBN 978-2-89578-029-8, 2003, 168 pages, 24\$
- Lacroix, André (dir.), *Éthique appliquée, éthique engagée. Réflexions sur une notion* ISBN 978-2-89578-099-1, 2006, 150 pages, 18\$

... suite catalogue

- Ladrière, Jean, *Les enjeux de la rationalité* ISBN 978-2-89578-001-4, 2001, 240 pages, 23\$
- Lafrance, Louis, *Droit humanitaire et guerres déstructurées. L'exemple africain* ISBN 978-2-89578-086-1, 2006, 156 pages, 20\$
- Lamonde, Diane, *Le maquignon et son joul. L'aménagement du français québécois* ISBN 978-2-921569-50-7, 1998, 224 pages, 24\$ • Épuisé
- Larouche, Jean-Marc, *La religion dans les limites de la cité. Le défi religieux des sociétés postséculières* ISBN 978-2-89578-143-1, 2008, 144 pages, 18\$
- Lasvergnes, Isabelle (dir.), *Le vivant et la rationalité instrumentale*, coédition Cahiers de recherche sociologique «Éthique publique hors série» ISBN 978-2-89578-037-3, 2003, 204 pages, 24\$
- Legault, Ginette, *Repenser le travail. Quand les femmes accèdent à l'égalité* ISBN 978-2-9802019-4-3, 1991, 192 pages, 19\$
- Legault, Guy R., *La ville qu'on a bâtie. Trente ans au service de l'urbanisme et de l'habitation à Montréal, 1956-1986* ISBN 978-2-89578-018-2, 2002, 270 pages, 25\$
- Lessard, Jean-François, *L'état de la nation*, «Petite collection», ISBN 978-2-89578-119-6, 2007, 128 pages, 12\$
- Lever, Yves, *Petite critique de la déraison religieuse* «Trame» ISBN 978-2-921569-58-3, 1998, 228 pages, 21\$
- Lévesque, Robert, *Entretiens avec Jean-Pierre Ronfard. Suivis de La leçon de musique 1644 «de vive voix»* ISBN 978-2-921569-08-8, 1993, 178 pages, 20\$
- Lévy, Joseph J., *Entretiens avec David Le Breton. Déclinaisons du corps «de vive voix»* ISBN 978-2-89578-045-8, 2004, 192 pages, 23\$
- , *Entretiens avec François Laplantine. Anthropologies latérales «de vive voix»* ISBN 978-2-89578-010-6, 2002, 186 pages, 23\$
- , *Entretiens avec Georges Anglade. L'espace d'une génération «de vive voix»* ISBN 978-2-89578-031-1, 2004, 272 pages, 24\$
- , *Entretiens avec Hélène Reboul. Au bout de mon âge... Comprendre la vieillesse, apprivoiser la mort «de vive voix»* ISBN 978-2-89578-030-4, 2003, 204 pages, 23\$
- , *Entretiens avec Jean Benoist. Entre les corps et les dieux. Itinéraires anthropologiques «de vive voix»* ISBN 978-2-921569-85-9, 2000, 246 pages, 26\$
- Libersan, Claude, *Cette peur qui rend violent* ISBN 978-2-89578-039-7, 2003, 168 pages, 21\$
- Lipovetsky, Gilles, *Métamorphoses de la culture libérale. Éthique, médias, entreprise* ISBN 978-2-89578-009-0, 2002, 120 pages, 15\$
- Loslier, Sylvie, *Des relations interculturelles. Du roman à la réalité* ISBN 978-2-921569-40-8, 1997, 180 pages, 19\$
- Lynes, Patrick, *Le besoin de l'impossible. Impasses collectives et promesses d'avenir* ISBN 978-2-89578-121-9, 2007, 184 pages, 20\$
- Mailloux, Noël, *Psychologie, psychologie clinique, psychologie dynamique «Voix psychanalytiques»* ISBN 978-2-89578-133-2, 2007, 240 pages, 24\$
- Malenfant, Romaine, *Travail et grossesse. Peut-on laisser la maternité à la porte de l'entreprise?* ISBN 978-2-921569-30-9, 1996, 151 pages, 18\$
- Malenfant, Romaine (dir.), *La mesure du danger. Le risque entre la science et le sentiment* ISBN 2-921569-52-1, 1998, 188 pages, 25\$
- Malherbe, Jean-François, *Déjouer l'interdit de penser. Essais d'éthique critique I* ISBN 978-2-89578-004-5, 2001, 136 pages, 18\$
- , *Les ruses de la violence dans les arts du soin. Essais d'éthique critique II* ISBN 978-2-89578-033-5, 2003, 128 pages, 18\$
- , *La démocratie au risque de l'usure. L'éthique face à la violence du crédit abusif* ISBN 978-2-89578-051-9, 2004, 120 pages, 15\$
- , *Les crises de l'incertitude. Essais d'éthique critique III* ISBN 978-2-89578-101-1, 2006, 126 pages, 16\$
- Marchand, Jacques, *Autonomie personnelle et stratégie de vie. Essai de morale fondamentale* ISBN 2-921569-76-7, 2000, 312 pages, 29\$
- , *Introduction à la lecture de Jean-Paul Sartre* ISBN 978-2-89578-074-9, 2005, 176 pages, 18\$
- , *Sagesses. Enquête historique sur la recherche de l'autonomie et du bonheur* vol. 1 (Introduction générale; Les Indos-Européens; Les Égyptiens) ISBN 978-2-89578-003-8, 2001, 336 pages, 28\$
- , *Sagesses. Enquête historique sur la recherche de l'autonomie et du bonheur* vol. 2 (Les Mésopotamiens; Les Syriens et les Phéniciens; Bilan de la sagesse archaïque) ISBN 978-2-89578-027-4, 2002, 276 pages, 28\$
- , *Sagesses. Enquête historique sur la recherche de l'autonomie et du bonheur* vol. 3 (L'idéologie biblique. Aux sources du fondamentalisme occidental) ISBN 978-2-89578-062-5, 2005, 608 pages, 40\$
- , *Sagesses. Enquête historique sur la recherche de l'autonomie et du bonheur* vol. 4 (La pensée grecque, tome 1 *La naissance d'un monde*) ISBN 978-2-89578-122-6, 2007, 366 pages, 28\$
- Mc Murray, Line, *Nous, les enfants... Récits de quand j'étais petite, près du lac, dans la nature* «Figures libres» ISBN 978-2-89578-058-8, 2004, 184 pages, 18\$
- , *Quatre leçons et deux devoirs de pataphysique. Créativité et culture de la paix* ISBN 978-2-921569-94-1, 2001, 208 pages, 24\$
- , *La beauté des petites bêtes que personne n'aime* «Figures libres» ISBN 978-2-89578-094-6, 2006, 132 pages, 18\$
- McKinsey, Lauren, et al., *Une frontière dans la tête. Culture, institutions et imaginaire canadiens* ISBN 978-2-9802019-3-6, 1991, 276 pages, 23\$
- Médam, Alain, *Ce que la musique donne à entendre. À propos du plaisir de l'écoute* ISBN 978-2-89578-090-8, 2006, 180 pages, 21\$
- , *De l'actualité. Réflexions sur la forme éphémère du monde* ISBN 978-2-89578-042-7, 2003, 156 pages, 19\$
- , *L'état des lieux. Regards sur soi et sur le monde* ISBN 978-2-89578-112-7, 2006, 216 pages, 23\$
- , *L'étonnement et la réflexion. Retour vers la philosophie* ISBN 978-2-89578-152-3, 2008, 216 pages, 23\$
- , *Montréal interdite* ISBN 978-2-89578-053-3, 2004, 264 pages, 18\$
- , *La tentation de l'œuvre* ISBN 978-2-89578-007-6, 2002, 246 pages, 23\$
- Ménard, Guy, *Petit traité de la vraie religion. À l'usage de ceux et celles qui souhaitent comprendre un peu mieux le vingt et unième siècle* ISBN 978-2-921569-75-0, 1999, 234 pages, 23\$; également, «Petite collection», ISBN 978-2-89578-124-0, 2007, 216 pages, 14\$
- Ménard, Guy (dir.), *Mariage homosexuel. Les termes du débat* coédition Le Devoir «Éthique publique hors série» ISBN 978-2-89578-038-0, 2003, 282 pages, 24\$
- Métayer, Michel, *La morale et le monde vécu. Pour une éthique concrète* ISBN 978-2-921569-95-8, 2001, 360 pages, 28\$
- Milot, Pierre, *Pourquoi je n'écris pas d'essais postmodernes* ISBN 978-2-921569-14-9, 1994, 144 pages, 17\$
- Morin, Fernand, *Pourquoi juge-t-on comme on juge? Bref essai sur le jugement* ISBN 978-2-89578-067-0, 2005, 120 pages, 15\$
- , *Les présupposés de la règle de droit* ISBN 978-2-89578-107-3, 2006, 108 pages, 15\$
- Musicanada 2000*, coédition Centre de musique canadienne ISBN 978-2-921569-96-5, 2001, 180 pages, 27\$
- Nadeau, Christian, et Marion Vacheret (dir.), *Le châtimement. Histoire, philosophie et pratiques de la justice pénale*, ISBN 978-2-89578-083-0, 2005, 160 pages, 20\$
- Nassif, Jacques, *Un troisième temps pour la psychanalyse*, ISBN 978-2-89578-105-9, 2006, 176 pages, 20\$
- Naudillon, Françoise, *Entretiens avec Jean Métellus. Des maux du langage à l'art des mots «de vive voix»* ISBN 978-2-89578-057-1, 2004, 200 pages, 23\$
- Nisole, Jean André, *Introduction critique à la psychopathologie clinique et thérapeutique* «Petite collection» ISBN 978-2-89578-125-7, 2007, 304 pages, 18\$
- , *Rencontres d'un Occidental avec le zen* «La pensée en chemin» ISBN 978-2-89578-089-2, 2006, 96 pages, 15\$
- Nouss, Alexis, Simon Harel, Michaël La Chance (dir.), *L'infigurable* «Bibliothèque Liber» ISBN 2-921569-82-8, 2000, 204 pages, 28\$
- Olivier, Lawrence, *Contre l'espoir comme tâche politique. Suivi de Critique radicale. Essai d'impolitique* ISBN 978-2-89578-040-3, 2004, 252 pages, 24\$
- , *Détruire: la logique de l'existence* ISBN 978-2-89578-148-6, 2008, 128 pages, 16\$
- , *Michel Foucault. Penser au temps du nihilisme* ISBN 978-2-921569-21-7, 1995, 248 pages, 22\$
- , *Le savoir vain. Relativisme et désespérance politique* ISBN 978-2-921569-54-5, 1998, 114 pages, 17\$
- Ouellet, Pierre, *Outland. Poétique et politique de l'extériorité* ISBN 978-2-89578-116-5, 2007, 270 pages, 25\$
- , *Le sens de l'autre. Éthique et esthétique* ISBN 978-2-89578-026-7, 2003, 254 pages, 25\$
- Paquet, Gilles, *Gouvernance. Une invitation à la subversion* ISBN 978-2-89578-071-7, 2005, 400 pages, 25\$
- , *Oublier la Révolution tranquille. Pour une nouvelle socialité* ISBN 978-2-921569-65-1, 1999, 162 pages, 23\$
- , *Pathologies de gouvernance. Essais de technologie sociale* ISBN 978-2-89578-044-1, 2004, 246 pages, 24\$ • Épuisé
- Pelletier, Pierre, *Le psychanalyste et le Bouddha. Itinéraire spirituel* «Voix psychanalytiques» ISBN 978-2-89578-151-6, 2008, 200 pages, 23\$
- Peraldi, François, *Le sujet. Séminaire 1981-1982* «Voix psychanalytiques» ISBN 978-2-89578-104-2, 2006, 240 pages, 24\$
- , *L'Autre. Le temps. Séminaire 1982-1985* «Voix psychanalytiques» ISBN 978-2-89578-128-8, 2007, 256 pages, 24\$
- Pinard, Rolande, *La révolution du travail. De l'artisan au manager* ISBN 978-2-921569-88-4, 2000, 342 pages, 29\$; également, «Petite collection» ISBN 978-2-89578-145-5, 2008, 444 pages, 15\$
- Popovic, Pierre, *Entretiens avec Gilles Marcotte. De la littérature avant toute chose «de vive voix»* ISBN 978-2-921569-35-4, 1996, 196 pages, 20\$
- Prémont, Marie-Claude, *Tropismes du droit. Logique métaphorique et logique métonymique du langage juridique* coédition Thémis «Le droit aussi...» ISBN 978-2-89578-032-8, 2003, 192 pages, 22\$
- Purnelle, Michel, *Une armée en déroute* «Trame» ISBN 978-2-921569-34-7, 1996, 189 pages, 18\$ • Épuisé
- Pratiques de la pensée. Philosophie et enseignement de la philosophie au cégep*, Pierre Bertrand, Robert Hébert, Jacques Marchand, Michel Métayer, Laurent-Michel Vacher ISBN 978-2-89578-012-0, 2002, 192 pages, 20\$
- Quintin, Jacques, *Herméneutique et psychiatrie. Pouvoirs et limites du dialogue* «La pensée en chemin» ISBN 978-2-89578-080-9, 2005, 132 pages, 17\$
- Raboy, Marc, *Occasions ratées. Histoire de la politique canadienne de radiodiffusion* Traduit de l'anglais par Pierre R. Desrosiers, coédition Presses de l'université Laval ISBN 978-2-921569-38-5, 1996, 572 pages, 39\$
- Rae, Bob, *Prosperité et bien commun* Traduit de l'anglais par Pierre R. Desrosiers ISBN 978-2-921569-66-8, 1999, 186 pages, 21\$
- Richer, Simon, *Le chant de l'enclume. Portraits d'héritages vivants* «Figures libres» ISBN 978-2-89578-096-0, 2006, 150 pages, 18\$
- Roy, Jean-Pierre, *La lettre interdite de Kafka* ISBN 978-2-921569-19-4, 1995, 268 pages, 23\$
- Saillant, Francine et Éric Gagnon (dir.), *Communautés et socialités. Formes et force du lien social dans la modernité tardive* ISBN 978-2-89578-075-5, 2005, 288 pages, 27\$
- , *De la responsabilité. Éthique et politique* ISBN 978-2-89578-092-2, 2006, 294 pages, 26\$
- Senécal, Jacques, *Le bonheur philosophe. De Pythagore à Al Gore* ISBN 978-2-89578-141-7, 2008, 258 pages, 24\$
- , *Manières de dire, manières de penser. Initiation à la réflexion critique sur les lieux communs* ISBN 978-2-89578-060-1, 2004, 156 pages, 22\$
- Sénécal, Michel, *L'espace médiatique. Les communications à l'épreuve de la démocratie* ISBN 2-921569-28-6, 1995, 256 pages, 25\$
- Seymour, Michel (dir.), *États-nations, multinationales et organisations supranationales* ISBN 978-2-89578-013-7, 2002, 504 pages, 35\$
- , *Nationalité, citoyenneté et solidarité* ISBN 978-2-921569-68-2, 1999, 512 pages, 35\$
- Sicotte, Geneviève, *Le festin lu. Le repas chez Flaubert, Zola et Huysmans* ISBN 978-2-921569-73-6, 1999, 300 pages, 27\$
- Somerville, Margaret, *Le canari éthique. Science, société et esprit humain* Traduit de l'anglais par Yolande Amzallag ISBN 978-2-89578-023-6, 2003, 318 pages, 26\$ • Épuisé; également «Petite collection», ISBN 978-2-89578-123-3, 2007, 392 pages, 18\$
- Soussana, Gad, Joseph J. Lévy, Marcel Rafie (dir.), *Actualités de l'événement* ISBN 978-2-921569-83-5, 2000, 216 pages, 25\$
- Stratford, Philip, *Pôles et convergences. Essai sur le roman canadien et québécois* Traduit de l'anglais par Monique V.-Landa ISBN 978-2-9802019-6-7, 1991, 228 pages, 21\$
- Tardy, Évelyne, Manon Tremblay, Ginette Legault, *Maires et maîtresses. Les femmes et la politique municipale* ISBN 978-2-921569-42-2, 1997, 114 pages, 18\$
- Tellier, Luc-Normand, *Redécouvrir l'histoire mondiale, sa dynamique économique, ses villes et sa géographie* ISBN 978-2-89578-063-2, 2005, 592 pages, 40\$
- Therrien, Jean-Marie, *Parole et pouvoir. Figure du chef amérindien en Nouvelle-France* ISBN 978-2-89578-138-7, 2007, 272 pages, 14\$
- Trépanier, Geneviève, *Clonage reproductif et dignité humaine* ISBN 978-2-89578-088-5, 2006, 184 pages, 18\$
- Vacher, Laurent-Michel, *Bars, cafés, restos: scènes de la vie urbaine. Entretiens avec les frères Holder* ISBN 978-2-89578-065-6, 2005, 120 pages, 20\$
- , *Le crépuscule d'une idole. Nietzsche et la pensée fasciste* ISBN 978-2-89578-050-2, 2004, 112 pages, 15\$
- , *Découvrons la philosophie avec François Hertel* ISBN 978-2-921569-23-1, 1995, 195 pages, 20\$
- , *Dialogues en ruine* ISBN 978-2-921569-36-1, 1996, 96 pages, 12\$
- , *Entretiens avec Mario Bunge. Une philosophie pour l'âge de la science «de vive voix»* ISBN 2-921569-07-1, 1993, 142 pages, 18\$
- , *Histoire d'idées*, ISBN 978-2-921569-84-2, 2000, 258 pages, 20\$
- , *La passion du réel. La philosophie devant les sciences* ISBN 978-2-921569-59-0, 1998, 234 pages, 26\$
- , *La passion du réel. La philosophie devant les sciences* «Petite collection» ISBN 978-2-89578-103-5, 2006, 232 pages, 16\$
- , *La science par ceux qui la font* ISBN 978-2-921569-51-4, 1998, 216 pages, 26\$
- , *Un Canabec libre. L'illusion souverainiste* ISBN 978-2-9802019-5-0, 1991, 90 pages, 9\$
- , *Une petite fin du monde. Carnet devant la mort* ISBN 978-2-89578-077-9, 2005, 204 pages, 19\$
- , *Une triste histoire et autres petits écrits politiques* ISBN 978-2-921569-97-2, 2001, 180 pages, 20\$
- Vacher, Laurent-Michel, Jean-Claude Martin et Marie-José Daoust, *Débats philosophiques. Une initiation* ISBN 978-2-89578-021-2, 2002, 264 pages, 20\$
- Verreault, Robert, *L'autre côté du monde. Le passage à l'âge adulte chez Michel Tremblay, Réjean Ducharme, Anne Hébert et Marie-Claire Blais* ISBN 978-2-921569-60-6, 1998, 168 pages, 21\$
- Villeneuve, Paqurette, *Entretiens avec Marie Saint Pierre. De la mode considérée comme un des beaux-arts «de vive voix»* ISBN 978-2-921569-46-0, 1997, 110 pages, 18\$
- Volant, Eric, *Culture et mort volontaire. Le suicide à travers les pays et les âges* ISBN 978-2-89578-106-6, 2006, 414 pages, 28\$
- , *La maison de l'éthique* ISBN 978-2-89578-025-0, 2003, 236 pages, 21\$

Entretien

Paul Inchauspé

suite de la p. 1

Parce que, trente ans après, les rides et les insuffisances du système mis en place apparaissent plus nettement, mais surtout parce qu'on avait conscience que le monde change, que les défis pour lesquels nos enfants et nos petits-enfants doivent être préparés ne seront pas tout à fait les mêmes que ceux que l'on voyait trente ans auparavant.

Les deux discours qui soutenaient cette remise en question avaient alors une forte résonance chez nous. Le premier, c'était le discours américain de l'échec de l'école, cause d'une économie décevante. Le deuxième, celui de la nécessaire préparation des jeunes à la société du savoir, était véhiculé par les grands rapports de l'Unesco, de la Communauté européenne. Il apparaissait aussi alors clairement, et l'expérience vécue dans la transformation des métiers et professions pour lesquels on forme au collégial avait été décisive pour ma compréhension de ce phénomène, que l'exigence de savoirs de plus en plus élevés et de plus en plus abstraits pour un nombre de plus en plus grand de personnes était une réalité incontournable dont l'école devrait tenir compte.

Quand les états généraux sur l'éducation sont arrivés en 1995, déjà depuis dix ans des débats avaient lieu au Québec sur ce fond de questions et tous concluaient qu'il fallait remembrer en profondeur le curriculum d'études. Je ne vous nommerai pas tous les comités et études qui ont porté sur cette question avant les états généraux. Le plus important est le rapport Corbo parce qu'on y trouve déjà la matrice de la réforme qui sera proposée et que les orientations de ce document ont été confortées lors des états généraux. Le travail de notre comité était facilité par tout ce machage préalable de questions. On pouvait s'appuyer sur des demandes sociales, conscientes, fortes, qui permettaient de contenir les lobbys disciplinaires très actifs à cette époque. C'est d'ailleurs pourquoi nos recommandations ont suscité l'adhésion au moment de leur parution.

Nous n'avons pas à faire les programmes, mais à indiquer les orientations importantes dont devrait tenir compte le nouveau programme. Pour vous donner une idée de ce que cela impliquait comme chantier et bouleversement sur des incidences qu'elles auront sur le travail des enseignants, voici quelques-unes d'entre elles. La refonte de la grille-matière impliquait la disparition de matières pour permettre des gains de temps d'enseignement dans d'autres. Ainsi le temps du français est augmenté au premier cycle du primaire, aux trois premières années du secondaire, il passe de quatre cent cinquante heures à six cents heures; l'histoire passe au secondaire de deux cents heures à quatre cent cinquante heures et les arts sont enseignés toutes les années du secondaire. Le programme antérieur souffrait du syndrome de la balkanisation, il fallait rechercher une plus grande intégration de matière, ce qui conduit à remembrer les espaces des disciplines. Depuis plusieurs années, les approches préconisées pour des contenus de certaines matières demandaient leur modernisation: l'histoire ne doit pas s'en tenir aux événements et acteurs politiques, mais aussi aux réalités sociales qui caractérisent une époque; les sciences ne doivent pas servir seulement à accroître le nombre d'ingénieurs et de scientifiques, mais doivent aussi laisser place à une approche sensible à l'interaction entre les sciences, la technologie, la société. Dans l'ancien dispositif, des balises jalonnaient la démarche d'un cours au moyen d'objectifs et de sous-objectifs nombreux et des évaluations permettaient de vérifier la progression des élèves au moyen de tests objectifs calqués sur les

étapes prévues dans cet apprentissage. Ces étayages ne sont plus là, l'espace professionnel est libéré. Quand on prend conscience de ces changements, car sur ces points nos recommandations ont été acceptées, on ne peut penser aller chercher la victoire en parlant de «renouveau», c'est à un dur labeur de changement qui s'étendra sur plusieurs années que sont conviés écoles et enseignants.

Pour l'école est le bilan, dix ans plus tard, du travail qui a été fait au sein du comité chargé de cette réforme, de la signification de l'entreprise, de l'esprit dans lequel on l'a envisagée. Vous vous y adressez non pas aux enseignants, mais à l'enseignant, à son intelligence personnelle pour ainsi dire, par-delà les commentaires, critiques, interprétations et autre bavardage qui ont accompagné l'instauration de la réforme. Vous voulez en revenir à l'essentiel. Et une part de l'essentiel c'est l'enseignant, sa place, son rôle, sa responsabilité. À propos en particulier de lui, de ce personnage principal, que s'est-il passé entre l'intention et la réalisation qui l'a rendu insatisfait de la réforme et résistant à sa mise en place?

Si j'ai écrit ce livre, c'est bien pour les raisons que vous dites. Je voulais faire porter l'attention sur des éléments essentiels de la réforme qui dans les débats étaient escamotés. Je rends d'ailleurs le ministère en partie responsable de ce fait. Il n'a pas, je pense, assez pris conscience des difficultés qu'aurait cette réforme au moment de son instauration au secondaire. Les changements que j'ai nommés plus haut ne sont pas anodins. Et même, tout compte fait, la résistance aurait pu être plus grande, sans le travail de présentation et de mobilisation mené sur le terrain par les équipes des commissions scolaires. Mais ce que je reproche surtout au ministère, c'est d'avoir maladroitement allumé les feux de la contestation théorique en donnant de l'importance à des spécialistes jargonnant des «processus d'élaboration de programmes» ou de «réingénierie pédagogique». J'espère que des documents seront réécrits et je m'apprête à envoyer au ministère, que j'ai déjà écorché sur ce sujet dans mon livre, une note sur ce sujet.

Donc dans mon livre, je voulais venir sur l'essentiel, mais je voulais surtout parler de cette réforme à l'enseignant, à ces enseignants dont je pourrais toucher l'intelligence et le cœur avec des mots et une représentation personnelle de leur métier dans lesquels ils pourraient se reconnaître. Pourquoi? Parce que la représentation que se fait l'enseignant de son métier dans une pratique skinnérienne n'est pas la même que celle que suppose ce programme, et sans la généralisation de cette représentation différente de son rôle la réforme ne produira pas les effets attendus. Or, même dans le système antérieur, de tels enseignants ont toujours existé et j'ai des témoignages qui me le confirment: ils se retrouvent dans les rôles de passeur culturel et d'éveilleur d'esprit qu'évoque mon livre. Ils me disent: pourquoi ne m'a-t-on jamais présenté les choses ainsi? Ce programme, et surtout l'approche culturelle qui en est la marque caractéristique, demande de tels enseignants. Et les changements qu'il demande ne pourront se faire, malgré tout le soutien qui pourrait être apporté, sans cette passion de quelques-uns qui créeront de nouvelles normes informelles qui en entraîneront d'autres. J'entends dire parfois: «Le programme nouveau est trop ambitieux, tu te fais une idée trop haute des enseignants tels qu'ils sont.» Je ne partage pas ce cynisme. La loi

de Pygmalion est la loi la plus importante de l'éducation: «Ce que tu attends de quelqu'un tu l'obtiens.» Pourquoi ne s'appliquerait-elle qu'aux élèves?

Pour vous la réforme est donc toujours bonne et nécessaire, même dans sa partie sur le secondaire qui soulève aujourd'hui bien des résistances et des protestations. Mais dans ses étapes déjà réalisées, à l'élémentaire par exemple, comment les choses se passent-elles, y a-t-il collaboration, enthousiasme, bons résultats, ou au contraire grincements, grogne, mauvais résultats? Quelles différences faut-il avoir à l'esprit, en ce qui concerne les défis de la réforme, entre le primaire et le secondaire?

D'abord le primaire. Je suis mauvais juge. Je n'ai de contacts qu'avec celles et ceux que la réforme enthousiasme. Mais la situation du primaire est bien différente de celle du secondaire. La réforme ne touche en rien, là, l'enseignement du français et des mathématiques. Elle touche l'enseignement de l'histoire, transformé en cours sur l'univers social et le minicours d'écologie, transformé en vrai cours de sciences. L'enseignant du primaire est maître de son temps dans sa classe et il donne à ces matières l'importance qu'il veut. Est-il bien préparé à donner ces nouveaux cours? D'après des échos nombreux que j'en ai, manifestement non, pour les sciences. Mais cela risque aussi de l'être pour le cours d'univers social, si du moins on pense que le savoir d'un enseignant qui doit enseigner une matière ne doit pas se résumer au contenu de son manuel.

Quant au secondaire, il n'y a pas d'enseignants qui ne soient touchés, sauf peut-être les professeurs de mathématiques. Cours supprimés, nouveaux cours à donner, approche changée dans certaines matières, réorganisation de champs de concepts, déplacements de lignes de partage disciplinaire, nouveaux contenus demandant des changements de pratique pédagogique, manuels nouveaux ne présentant plus comme les anciens des connaissances selon un ordre hiérarchisé et sous une forme balisée, préparation à des examens dits «à question ouverte» impliquant des «réponses à développement» de la part des élèves et donc augmentant le poids des corrections... Et tout cela dans une situation où enseigner au secondaire est, parmi les tâches des divers ordres d'enseignement, la tâche la plus difficile. Les enseignants doivent faire face à une situation d'adolescence de masse. Ai-je besoin de continuer? La barque n'est-elle pas assez lourde?

La réforme telle que vous la présentez entendait, on l'a dit, rendre à l'enseignant sa dignité, sa responsabilité et la maîtrise de sa pratique. Mais, en amont, qu'en est-il de la formation des maîtres, les destine-t-on au rôle que vous voudriez qu'ils jouent? Et en aval, reconnaît-on leur travail, la transmission qu'ils assurent?

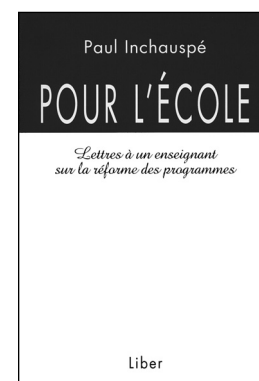
En amont, je ne sais pas comment les facultés universitaires préparent les futurs enseignants au nouveau programme. Des étudiants que j'ai rencontrés me disent qu'on leur parle beaucoup de socioconstructivisme! Ah bon! Non, ce qui me préoccupe sur l'amont c'est quatre choses: qu'est-ce qui conduit un jeune à vouloir entrer dans ce métier, au primaire, je comprends, mais au secondaire? pourquoi beaucoup des étudiants des sciences de l'éducation n'aiment pas la lecture? pourquoi les professeurs des sciences de l'éducation ont-ils été

absents dans le débat public sur la réforme? pourquoi des généralistes sur des problèmes d'éducation sont-ils rares ou inexistantes parmi les professeurs des sciences de l'éducation?

En aval, c'est vrai qu'il y a une condescendance, parfois teintée de mépris, pour ceux qui enseignent à l'école ordinaire. Les enseignants le ressentent. Certains ont milité pour que soit créé un ordre professionnel d'enseignants. J'y ai vu une manière de compenser un déficit de reconnaissance sociale. Pour renverser la situation, il ne suffira pas que les enseignants du secondaire ne soient plus de simples applicateurs. Il faudra que se constitue, et d'abord par eux-mêmes et les actions de leurs associations, ce tissu conjonctif qui alimente et manifeste l'existence d'un corps d'enseignants, professionnels. Ce tissu est fait de mécanismes de perfection continue, de colloques, de revues, de publications... qui à la fois nourrissent les membres et témoignent publiquement de leur vitalité. Les publications des professeurs de cégep chez Liber et l'accueil de cette maison à leurs publications ont plus fait pour la reconnaissance publique du rôle particulier des enseignants de cet ordre que bien des discours.

Merci pour ce clin d'œil. Vous restez, je crois, optimiste quant à la concrétisation de la réforme. Qu'est-ce qui vous rend confiant? Quels signes vous rassurent?

Optimiste, oui parfois, et parfois pessimiste. Ces changements étaient nécessaires, mais les choses ne sont pas gagnées. On oublie trop souvent que la mise en œuvre d'un changement décidé est une opération complexe qui a ses contraintes propres et qu'elle demande beaucoup d'attention de la part des décideurs au plus haut niveau. Or, c'est là une attitude peu commune. Au contraire, le plus souvent, les décideurs s'intéressent aux opérations qui conduisent aux propositions de réforme. Mais ils négligent la mise en œuvre. Ils ne lui consacrent ni temps ni ressources. Quand ils lui consacrent du temps, ce n'est qu'au début, après ils s'en désintéressent. Alors à votre question, je répondrai par cet aphorisme de Georg Christoph Lichtenberg: «Je ne sais pas si ça ira mieux parce que ça change, mais je suis par contre certain qu'il fallait que ça change pour que ça aille mieux.»



Paul Inchauspé
Pour l'école
Lettres à un enseignant sur la réforme des programmes
184 pages, 22\$, ISBN 978-2-89578-114-8
parution février 2007

Directeur: Giovanni Calabrese; codirectrice: Micheline Gauthier; assistants à l'édition: Richard Raymond et Sophie Voortman

Éditions Liber, 2318, rue Bélanger, Montréal, Québec, H2G 1C8; téléphone 514-522-3227; télécopie 514-522-2007; site: www.editionsliber.com; adresse électronique: info@editionsliber.com

Diffusion

Canada: Diffusion Dimedia, 539, boulevard Lebeau, Montréal, Québec, H4N 1S2; téléphone 514-336-3941; télécopie 514-331-3916; adresse électronique: general@dimedia.qc.ca

France et Belgique: Diffusion du nouveau monde, DNM, 30, rue Gay-Lussac, 75005 Paris; téléphone 01 43 54 49 02; télécopie 01 43 54 39 15; adresse électronique: direction@librairieduquebec.fr

Suisse: Servidis, 5, rue des Chaudronniers, C. P. 3663, CH-1211, Genève 3; téléphone 022-960-9510; télécopie 022-960-9525; adresse électronique: admin@servidis.ch

Les éditions Liber reçoivent des subventions du Conseil des arts du Canada, du ministère du Patrimoine (PADIE) et de la Sodéc.



Canada

SODÉC
Québec